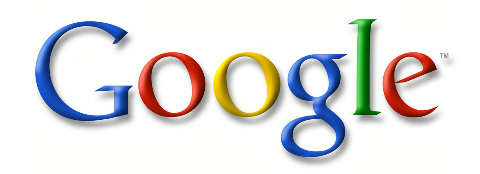
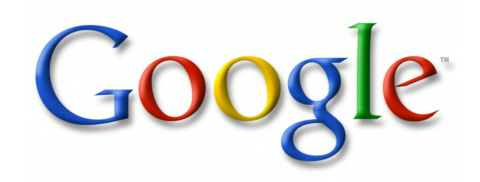

Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LA GASTRONOMIE

OU

L'HOMME DES CHAMPS A TABLE,

POËME DIDACTIQUE EN IV CHANTS.



..........et je prétends, dans ma reconnoissance,
Dérobant les Lauriers d'un Jambon de Mayence,
D'une couronne un jour décorer ton bonnet.

Monsiau del. Bovinet Sculp.

LA GASTRONOMIE,

OU

L'HOMME DES CHAMPS

A TABLE,

POËME DIDACTIQUE EN IV CHANTS;

PAR J. B..., DU DÉP. DE LA LOIRE.
(Berchoux)

TROISIÈME ÉDITION revue, corrigée et augmentée d'un grand nombre de Pièces fugitives du même auteur.

AVEC FIGURE.

A PARIS,
CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6.

1804. — AN XII.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque nationale, conformément à la loi.

ENVOI

A Mme. LARCHER-D'ARCY.

Tout est soumis à l'*art* au moment où nous sommes.
Tant d'*arts* nous font beaucoup d'honneur :
Nous avons l'*art* du décroteur (*),
Et l'*art* de faire des grands hommes (**),
L'*art* de tondre et d'être tondu,
Voire l'*art* du naturaliste....

(*) On connoît les décroteurs qui se sont étal[illegible] dernièrement au palais du Tribunat, sous le nom d'*Artistes-réunis*.

(**) Voyez un livre nouveau, intitulé la *Mégalantropogénésie*, ou l'*Art de faire des grands Hommes*.

L'*art* de plaire vous est connu;
Celui d'aimer..... vous l'avez lu.
On travaille à l'*art* d'être triste....
L'*art de manger* manquoit à cette liste:
Je vous l'adresse; et, grâces au talent
D'un poëte Gastronomiste,
Vous allez dîner en *artiste*....
C'est dîner très-légèrement.

J. B.....

AVERTISSEMENT

SUR

LA SECONDE ÉDITION.

Il est bien difficile de ne pas faire des mécontens, quand on entreprend de donner à dîner au public. Quelques personnes ont trouvé mon repas trop long, et quelques autres l'ont trouvé trop court. J'ai songé seulement à contenter ces dernières; car les premières étant maîtresses de s'arrêter au premier service, et même de n'en pas tâter du tout, elles ne peuvent être incommodées que par leur faute. J'ai

donc augmenté mon dîner de plusieurs plats nouveaux, que j'ai tâché d'accommoder de mon mieux. J'ai consulté les meilleurs cuisiniers, les artistes les plus distingués; j'ai dîné chez Véry, chez Rose, chez les frères Provençaux et autres, avec des amateurs et des beaux esprits qui m'ont aidé de leurs lumières, et avec qui je me suis enivré pour me perfectionner dans mon art. Du reste, j'ai lieu de me féliciter de ce qu'un assez grand nombre de personnes a bien voulu s'asseoir à ma table, et y prendre quelque plaisir. Je vois avec satisfaction que si on peut accuser la foiblesse de mon talent, on a du moins une très-grande estime pour la matière que j'ai traitée.

AVERTISSEMENT

SUR

CETTE TROISIÈME ÉDITION.

J'AI cherché, autant qu'il étoit en mon pouvoir, à rendre cette édition plus digne de l'accueil que le public a daigné faire aux précédentes. J'y ai ajouté du café, à la *demande de plusieurs personnes de considération :* de plus, j'ai parlé des tournebroches et des batteries de cuisine, que j'avois oubliées ; ensorte que j'ai tout lieu de croire que ce poëme présentera un cours complet de *gastronomie*

qui ne laissera rien à desirer, et qui deviendra indispensable dans toute bibliothèque bien composée. J'y ai réuni plusieurs pièces fugitives, mais uniquement pour la satisfaction de mon libraire, qui ne trouvoit pas mon poëme assez gros, et qui prétend qu'un livre honnête doit peser au moins demi-livre, sans peau ni carton. Je demande pardon au public d'avoir été obligé de céder à des raisons d'un *aussi grand poids.*

LETTRE

A

M. DELILLE A LONDRES.

Paris, premier avril 1802.

J'AI appris, monsieur, que vous avez bien voulu prendre votre part d'un dîner sans façon et sans cérémonie que j'ai donné au public. M. M.... m'a dit que vous n'aviez pas été trop mécontent de cette bagatelle. Je saisis avec empressement une occasion de vous remercier de votre indulgence. Quand on parle le langage des dieux comme vous, on mérite d'être toujours assis à leur table, et on a le droit d'être infiniment difficile. Je n'ai pu vous ré-

galer que très-médiocrement, et je vous en demande pardon. Je n'ai pas la recette du nectar, de l'ambroisie et du dictame, dont on usoit dans l'olympe ; je ne sais faire, ainsi que tant d'autres, que de la bouillie, passez-moi le terme : cela gonfle beaucoup et ne nourrit point. Cependant votre délicieuse poésie vient de temps en temps nous empêcher de mourir d'inanition. Quant à moi, je la dévore toujours avec une nouvelle avidité, et si l'admiration pouvoit faire un poëte, comme l'indignation en a fait (*), j'oserois me flatter de le devenir.

J'ai l'honneur d'être avec toute la considération qui est due à votre personne et au plus beau talent poétique de notre siècle,

Votre très-humble serviteur,

J. B......

(*) *Facit indignatio versum.*

JUVENAL.

LETTRE

A L'AUTEUR

DE LA GASTRONOMIE.

J'AI dévoré, mon cher ami, le poëme que vous avez eu la bonté de m'adresser sur l'ART DE LA GUEULE, comme dit Montaigne. Vous avez fait un très-bel emploi de la poésie didactique; et c'est une bonne idée que celle de nous *enseigner à manger*, comme on nous a enseigné à aimer et à habiter la campagne. Je ne crains point d'avancer, à votre louange, que votre *Homme à Table* a un très-grand avantage sur *l'Homme des Champs*, sous le rapport du plan qui est la partie

essentielle. Je ne parle pas du sujet qui est bien meilleur sans contredit. L'histoire de la cuisine des anciens, ensuite votre repas composé d'un premier, d'un second service et du dessert, forment la matière d'un poëme on ne peut plus régulier, contre lequel je ne pense pas qu'il y ait rien à dire, à moins que l'esprit de parti ne s'en mêle. Mais il s'en mêlera, il ne faut pas en douter : vous devez bien croire que les marmitons de la littérature ne vous pardonneront pas vos succès. On ne fait pas impunément dans ce siècle-ci un ouvrage de l'importance du vôtre. On vous querellera avec acharnement sur des mots ; on ne vous fera pas grâce sur un hémistiche ; on ne vous saura aucun gré d'avoir élevé un monument utile au bonheur des hommes. Voilà les orages accoutumés de la république des lettres. Tout cela s'appaisera, il est vrai, quand vous serez mort ; et alors vous jouirez, à dater de votre enterrement, d'une gloire solide. En attendant, ne vous fâchez point. Quand on vous attaquera, répondez par un poëme ; quand on reviendra à la charge, répondez par un autre poëme, et ainsi de suite. Avec la facilité

que je vous connois, il n'y a rien que vous ne puissiez mettre en vers, jusqu'à l'art de planter des choux.

Vous saurez, mon cher ami, que dans mon enthousiasme j'ai songé à mettre toutes vos leçons en pratique; mais je me suis d'abord apperçu que ma petite fortune ne me le permettoit pas, ce qui, je vous assure, m'a causé beaucoup de chagrin. J'aurois bien desiré avoir un *bon château dans l'Auvergne* ou *la Bresse*, ou *les environs de Lyon*, comme vous le conseillez très-bien, pour y faire bonne chère et y vivre à *gogo*; je sens combien cela eût été agréable pour moi. Hélas! il faut que je me borne à ma petite maison, et que je me passe d'un bon cuisinier, qui est une chose pourtant bien essentielle, comme vous le donnez à entendre. Il faudra que je me dispense aussi, ne vous en déplaise, de manger du poisson des deux mers, et de boire du Chambertin à mon ordinaire. Croyez qu'il m'en coûte beaucoup, mon cher ami, d'être dans l'impuissance de profiter de vos bons conseils, et que c'est une grande mortification pour

moi d'être réduit à faire, dans mon petit ménage, une chère très-médiocre, à côté d'un poëme comme le vôtre, qui fait, comme on dit, *venir l'eau à la bouche*. Voilà comme vous êtes presque tous, messieurs les poëtes : vous dites des choses admirables; mais il n'y a pas moyen de faire comme vous dites. Cela n'empêche pas que je n'aie une très-grande estime pour tous ceux qui ont le talent de nous chatouiller agréablement l'oreille, et que je ne vous remercie bien sincèrement, en mon particulier, de l'excellent dîner poétique que vous venez de donner au public, lequel dîner vous vaudra infailliblement dans la postérité le titre de *Restaurateur du Parnasse français*.

PRIÈRE DU SOIR

D'UN POËTE (*).

Mon Dieu ! je suis si foible, si mince et si misérable, que j'ose à peine vous adresser ma prière et converser avec vous, quoique cela me soit ordonné par ma religion. Je me persuade difficilement que du haut de votre voûte éternelle, vous vouliez écouter mon petit filet de voix, et faire attention tous les jours, au milieu des mondes qui vous entourent, à un être qui n'a pas plus

(*) J'ai cru que cette prière, que j'ai adressée un jour au bon Dieu, ne seroit pas déplacée à la tête d'un Poëme.

d'un mètre six cent cinquante-deux millimètres de haut, c'est-à-dire, environ cinq pieds et un pouce. Cependant, je me suis quelquefois flatté, dans mon orgueil, que vous avez pu me remarquer, surtout depuis que je me suis mis dans les rangs des hommes qui parlent *le langage des dieux* : c'est ainsi qu'on est convenu d'appeler la poésie, qui est, à la vérité, un langage sublime, parce que nous y employons des mots très-sonores et des tournures de phrases extraordinaires ; mais je pense que vous n'avez jamais tenu un pareil langage. D'un autre côté, quand je considère que vous n'avez peut-être jamais pris garde, dans la foule des hommes qui ont passé sur la terre, à mes confrères Hésiode, Homère,

Virgile, le Tasse, Milton, Boileau, Corneille et Racine, qui ont parlé cent fois mieux que moi le *langage* en question, je rentre dans la confusion et l'humilité. Mais enfin, si, dans votre grandeur infinie, vous daignez vous intéresser *à mon infiniment petit*, je vous prie de ne jamais me priver à un certain point du sens commun, quoiqu'on dise qu'il n'est pas bien nécessaire pour le métier que je fais. Accordez-moi assez de facilité pour que je ne sois pas obligé de chercher, le jour et la nuit, des hémistiches et des rimes, sans pouvoir en trouver quelquefois de bonnes ; ce qui fait que je suis souvent plus malheureux que si je travaillois aux mines, aux carrières ou aux cannes à sucre. Je vous supplie de

m'inspirer de temps en temps quelques sujets neufs, afin que je ne me traîne pas ennuyeusement sur les pas des autres, et que je ne répète pas jusqu'à satiété ce qu'on a dit mille fois avant moi. Donnez-moi la force de supporter patiemment les bonnes ou mauvaises critiques, les chutes et autres accidens auxquels sont sujèts les gens de ma profession; faites aussi que je ne sois pas gonflé d'orgueil, et que je ne crève pas dans ma peau au moindre triomphe.

Je vais me coucher, mon dieu, et je vous demande pardon de n'avoir fait autre chose dans ma journée qu'une vingtaine de vers alexandrins ou héroïques, dont j'ai fait lecture à tous ceux que j'ai rencontrés; ce qui les a un peu ennuyés, autant que j'ai pu

m'en appercevoir. Je voudrois bien avoir une occupation plus utile ; mais je sens que je ne pourrai jamais renoncer à mon petit talent, qui est une espèce de maladie incurable. Ne me damnez pas pour cela, je vous prie, non plus que mes chers frères du côté d'Apollon, lesquels font, en vérité, leur purgatoire dans ce bas monde, par les peines et les inquiétudes qu'ils se donnent sur le pavé de Paris, pour aller de là à l'immortalité. Accordez-leur, en attendant, ainsi qu'à moi, de quoi vivre tout doucement sur la terre, où nous sommes presque toujours obérés, souffreteux, mal logés, mal peignés, errans et vagabonds, comme notre chef, le *divin* Homère, qui étoit aveugle par-dessus le marché. Faites-moi miséricorde, quoique je fasse cent

sottises par jour, tout en parlant emphatiquement de *vertu, de sagesse, d'humanité, de bienfesance, de grandeur d'ame,* et autres choses très-magnifiques dont malheureusement je ne me sers guère que pour la rime. Éloignez de moi tout sentiment de jalousie; et faites que je ne sois pas tenté, pour ainsi dire, de sauter aux cheveux de ceux d'entre mes confrères qui font les vers mieux que moi, et qui tiennent le haut bout du Parnasse. Otez-moi toute tentation de faire jamais des satires ou autres mauvais écrits de ce genre qui me mettroient dans le cas de marcher toujours le sabre à la main dans la république des lettres. Accordez-moi, s'il vous plaît, un sommeil tranquille, et empêchez-moi de rêver continuellement, comme

je fais, aux neuf Pucelles, aux trois Grâces, à Vénus, Cupidon, Minerve, Saturne, Jupiter, Junon, Hébé, Ganimède, Diane, Pan, aux Driades, aux Amadriades, aux Faunes, aux Silvains, aux Zéphirs, à l'Aurore, au siège de Troie, au Scamandre, aux Grecs et aux Romains.... toutes choses dont je suis toujours obligé de parler de temps en temps dans mes poésies. Détournez-moi enfin des faux dieux qui me détournent souvent de vous. Je ne crois qu'à vous seul, ô mon dieu! quand je ne rêve pas, et je compte fermement sur l'immortalité, non pas en ma qualité de poëte, mais en ma qualité de chrétien.

LA GASTRONOMIE,

OU

L'HOMME DES CHAMPS

A TABLE,

POËME DIDACTIQUE EN IV CHANTS.

LA GASTRONOMIE,

OU

L'HOMME DES CHAMPS

A TABLE,

POËME DIDACTIQUE EN IV CHANTS.

Qui, *plein de son sujet*, sans en être moins creux,
Parle souvent à jeun le langage des dieux.
Qu'un rival de Virgile, amoureux des campagnes,
Fasse à l'Homme des Champs applanir des montagnes,
Et l'instruise dans l'art de jouer aux échecs : (1
Pour moi de tels sujets sont arides et secs.
Je me suis emparé d'une heureuse matière :
Je chante l'Homme à Table, et dirai la manière
D'embellir un repas ; je dirai le secret
D'augmenter les plaisirs d'un aimable banquet,
D'y fixer l'amitié, de s'y plaire sans cesse....
Et d'y déraisonner dans une douce ivresse.

Vous qui, jusqu'à ce jour, étrangers à mes lois,
Avez suivi vos goûts sans méthode et sans choix ;
Qui, dans votre appétit réglé par l'habitude,
Ne soupçonnez pas l'art dont j'ai fait mon étude,
Ma voix va vous dicter d'importantes leçons :
Venez à mon école, ô mes chers nourrissons !

Dois-je invoquer un dieu quand je puis me suffire,
Quand je sens mon sujet qui m'échauffe et m'inspire?
Mais la divinité qui préside aux festins,
Ici ne s'attend pas à d'injustes dédains.
Approche, dieu joufflu de la mythologie;
Comus, viens me montrer ta mine réjouie,
Souris à mon projet, et protège mes vers:
Qu'ils soient dignes de toi *comme de l'univers.*[a]
Je vais, dans mon ardeur poétique et divine,
Mettre au rang des beaux-arts celui de la cuisine.

Je ne parlerai point de ces malheureux temps
Où l'homme dédaignoit la culture des champs;
Et, n'ayant d'autre abri que la voûte azurée,
Trouvoit toujours partout sa table préparée.
On n'attend pas de moi d'inutiles propos
Sur ces siècles obscurs trop voisins du chaos:
Je n'y remonte point, ce n'est pas ma méthode;
C'est assez d'en venir au siècle d'Hésiode,

Digne contemporain du poëte fameux
Qui chanta les Troyens, les grenouilles, les dieux.
La cuisine pour lors négligée, avilie,
De prestiges flatteurs n'étoit pas embellie;
L'homme se nourrissoit sans art et sans apprêts,
Et le seul appétit assaisonnoit les mets.
Homère nous transmet des détails domestiques,
Mêlés avec génie à des faits héroïques.
Ces robustes héros, ces guerriers valeureux,
Dont nous savons par cœur les gestes merveilleux,
Qui commandoient la Grèce au gré de leurs caprices,
N'auroient point estimé nos *coulis d'écrevisses.*
Qui ne sait aujourd'hui qu'ils descendoient souvent
Au soin de préparer un grossier aliment?
La table de Patrocle et du fils de Pélée
De plats multipliés n'étoit pas accablée:
Dans un jour d'appareil, une biche, un mouton,
Suffisoient au dîner des vainqueurs d'Ilion.

Ulysse fut, dit-on, régalé chez Eumée
De deux cochons rôtis qui sentoient la fumée.
Pour donner un repas plus honnête et plus beau,
Le fils de Télamon fit bouillir un taureau....

Le laitage, le miel et les fruits de la terre
Furent long-temps des Grecs l'aliment ordinaire.
En Asie, on connut des repas moins grossiers;
Et les Orientaux, plus savans cuisiniers,
Mélangèrent leurs mets d'une façon nouvelle,
Des premiers fricandeaux donnèrent le modèle,
Employèrent le lard, exprimèrent des jus,
Inventèrent des mets jusqu'alors inconnus.

Les Perses cependant firent passer en Grèce
Leur luxe, leur cuisine et leur douce mollesse.
Mais à Lacédémone un homme vint à bout
D'arrêter les élans et les progrès du goût.
Un vieux législateur, du sang des Héraclides,
Osa donner un frein aux estomacs avides,

Régla les appétits, les soumit à la loi,
Et l'on ne put sans crime être à table chez soi.
Il fallut, en public, apporter son potage,
Sa farine, son vin, ses figues, son fromage,
Son brouet.... Ce brouet alors très-renommé,
Des citoyens de Sparte étoit fort estimé.
Ils se faisoient honneur de cette sauce étrange,
De vinaigre et de sel détestable mélange. (3

On dit, à ce sujet, qu'un monarque gourmand,
De ce breuvage noir, qu'on lui dit excellent,
Voulut goûter un jour. Il lui fut bien facile
D'obtenir en ce genre un cuisinier habile.
Sa table en fut servie. O surprise! ô regrets!
A peine le breuvage eut touché son palais,
Qu'il rejeta bientôt la liqueur étrangère.
« On m'a trahi, dit-il, transporté de colère.
» — Seigneur, lui répondit le cuisinier tremblant,
» Il manque à ce ragoût un assaisonnement.

» —Eh ! d'où vient avez-vous négligé de l'y mettre ?
» —Il y manque, Seigneur, si vous voulez permettre
» Les préparations que vous n'emploîrez pas,
» L'exercice et surtout les bains de l'Eurotas. » (4

Athènes, si long-temps de la gloire amoureuse,
Fit fleurir tous les arts dans son enceinte heureuse.
On n'y négligea point le talent séducteur
De compliquer un mets pour le rendre meilleur.
Des hommes précieux, doués d'un vrai génie,
Surent à la cuisine appliquer la chimie;
Et, hardis novateurs, trouvèrent les moyens
D'aiguiser l'appétit de leurs concitoyens.
Sur les productions de la terre et de l'onde,
On les vit exercer leur science profonde,
Offrir dans un ragoût mille objets peu connus,
Étonnés de se voir mêlés et confondus.
Plusieurs, à ce sujet, ont écrit des volumes ;
L'un y traite des chairs, un autre des légumes ;

L'autre des farineux, des herbes et des fruits.
Dirai-je les auteurs de ces rares écrits?
Dirai-je Mitœcus, Actidès, Philoxène, (5
Hégemon de Thasos, et Timbron de Mycène?
Archestrate surtout, poëte cuisinier, (6
Qui fut dans son pays ceint d'un double laurier?...
Je chante, comme lui, la cuisine, la table. (7
Hélas! il s'est acquis une gloire durable.....
Et moi, puis-je compter *sur nos derniers neveux*,
Refuge accoutumé des auteurs malheureux?

De maints objets divers on connut l'amalgame;
On unit le cumin, l'origan, le césame,
Le thym, le serpolet, mille autres végétaux;
On farcit les poulets, les dindes, les agneaux.
Léon accommoda de diverses manières
Et le poisson des mers, et celui des rivières.
Le congre, le glaucus, le pagre, les harengs
Farcis, dénaturés, devinrent succulens....

Je ne m'étendrai point sur les sauces nombreuses,
Les coulis variés et les farces heureuses
Qu'inventa le génie éclairé par le goût.
Thérion brilla dans les pâtes surtout: (8
Sous ses doigts délicats les farines pétries
Sortirent en beignets, en gauffres, en oublies.
Des Cappadociens il apprit le secret
De faire des gâteaux aussi blancs que le lait,
D'y mêler avec art le miel du mont Hymète,
Ce miel chéri des Grecs, que la terre regrette,
Que l'abeille aujourd'hui cherche en vain dans ces lieux
Abandonnés de Flore et méprisés des dieux.

La grâce, l'industrie et la délicatesse
Présidèrent alors aux festins de la Grèce.
On y nommoit un roi: ses fortunés sujets (9
Osoient bien rarement enfreindre ses décrets.
Son règne étoit fort doux: il régloit le service,
Gourmandoit quelquefois la licence et le vice,

Faisoit boire : il étoit sévère sur ce point.
Celui qui buvoit mal, ou qui ne buvoit point,
Renvoyé par son chef, alloit loin de la table
Expier les refus d'un estomac coupable....

Qui peut parler des Grecs sans citer les Romains,
Peuple-roi qui long-temps a réglé les destins
De cent peuples divers qu'il rendit tributaires?
Il abjura bientôt ses coutumes grossières,
Ne choisit plus ses chefs parmi les laboureurs,
Sur les lois de Numa ne régla plus ses mœurs.
Des hommes enrichis de dépouilles immenses
Durent à leur fortune égaler leurs dépenses.
Le règne des Tarquins, agité, malheureux,
N'en vit pas moins fleurir un art ingénieux.

Entre tous les consuls et les héros de Rome,
J'apperçois Lucullus.... Au nom de ce grand homme,
Saisi d'un saint respect, je fléchis les genoux;
J'admire sa fortune, et j'honore ses goûts.

Je ne vois point en lui le vainqueur de Tigrane,
Mais l'illustre gourmand du salon de Diane (10
En vain il a vaincu Mithridate, Amilcar,
Vu les rois de l'Asie enchaînés à son char.
Qu'importe en Lucullus le général d'armée?
Il doit à ses soupers toute sa renommée. (11
Cicéron et Pompée, admis à sa faveur,
Ont pu de ses repas accuser la splendeur.
Il étoit seul un jour : un cuisinier propose,
Au moment du souper, d'en ôter quelque chose :
Tant de mets, répond-il, ne sont pas superflus;
Lucullus aujourd'hui soupe chez Lucullus.
Rassasié d'honneurs, usé pour la victoire,
Il mit à ses festins son étude et sa gloire.
La terre lui fournit, de l'aurore au couchant,
De ses productions le tribut succulent.
A l'art de sa cuisine elles furent soumises....(12
Et l'Europe lui doit les premières cerises.

C'est alors que l'on vit des écuyers tranchans
Et des maîtres-d'hôtel au service des grands.
Alors les cuisiniers, riches par leurs salaires,
Ne furent plus comptés au rang des mercenaires;
Considérés, chéris dans leur utile état,
Ils marchèrent de pair avec le magistrat.
Des ragoûts les plus fins Marc-Antoine idolâtre,
Au sortir d'un dîner donné pour Cléopâtre,
Ivre de bonne chère et grand dans ses amours,
Fit présent d'une ville avec ses alentours
A l'artiste fameux qui traita cette reine,
Présent digne en effet de la grandeur romaine.

A plusieurs plats nouveaux, d'un goût très-recherché
Le nom d'Apicius fut long-temps attaché;
Il fit secte, et l'on sait qu'il s'émut des querelles
Sur les Apiciens et leurs sauces nouvelles. (13

On connoît l'appétit des empereurs romains,
Leur luxe singulier, leurs énormes festins.

Dans un repas célèbre on dit qu'un de ces princès
Mangea le revenu de deux grandes provinces.
Vitellius, malgré son pouvoir chancelant,
De son règne bien court profita dignement.
Rien ne peut égaler la merveilleuse chère
Qu'en un jour d'appareil il offrit à son frère.
On y vit, s'il faut croire à ces profusions,
Plus de sept mille oiseaux et deux mille poissons:
Tout y fut prodigué. L'excessive dépense
Du fils d'Œnobardus passe toute croyance.
Je sais qu'il fut cruel, assassin, suborneur;
Mais de son estomac je distingue son cœur.
Il se mettoit à table au lever de l'aurore;
L'aurore, en revenant, l'y retrouvoit encore.
Claude, foible héritier du pouvoir des Nérons,
Préféroit à la gloire un plat de champignons. (14
Tibère, retiré dans les îles Caprées,
N'y changea pas ses mœurs, des Romains abhorrées.

Caligula fit faire un repas sans égal
Pour son Incitatus, très-illustre cheval.(15
Je ne puis oublier l'appétit méthodique
De Géta, qui mangeoit par ordre alphabétique.
Domitien un jour se présente au sénat :
« Pères conscrits, dit-il, une affaire d'état
» M'appelle auprès de vous. Je ne viens point vous dire
» Qu'il s'agit de veiller au salut de l'empire ;
» Exciter votre zèle, et prendre vos avis
» Sur les destins de Rome et des peuples conquis ;
» Agiter avec vous ou la paix ou la guerre :
» Vains projets sur lesquels vous n'avez qu'à vous taire.
» Il s'agit d'un turbot ; daignez délibérer
» Sur la sauce qu'on doit lui faire préparer. »
Le sénat mit aux voix cette affaire importante,
Et le turbot fut mis à la sauce piquante.(16
Je pourrois m'emparer, pour enrichir mes chants,
De mille traits connus non moins intéressans ;

Je pourrois compulser d'innombrables chroniques : (1)
Laissons, pour aujourd'hui, les cuisines antiques.....
J'ai dû parler des Grecs, et citer les Romains;
Mais ce n'est point assez pour mes contemporains.
Il faut, il en est temps, que notre siècle dîne;
Les poëtes ont trop dédaigné la cuisine.
Sans doute ils auroient cru, jusque-là s'abaissant,
Déshonorer leur muse, avilir leur talent;
Les routes d'ici bas sont à peines connues
A leur noble Apollon qui se perd dans les nues :
Orguilleux écuyers, sur Pegase montés,
Ils habitent l'olympe ou les grandes cités.
Pour moi, paisible ami des demeures agrestes,
Je dois borner ma muse à des sujets modestes.

Delille, dans ses vers nobles, harmonieux,
A fait de la campagne un tableau précieux;
Il peint l'homme entouré de ruisseaux, de prairies,
Promenant dans les bois ses douces rêveries;

Le loto, le trictrac l'attendent au retour.
J'admire ces plaisirs d'un champêtre séjour;
Mais je ne vois jamais l'homme des champs à table.
Réparons, s'il se peut, cet oubli condamnable.
Puissent tous mes lecteurs, approuvant mon projet,
Pardonner à mes vers, en faveur du sujet!

FIN DU PREMIER CHANT.

LA GASTRONOMIE,

POËME.

CHANT DEUXIÈME.

LE PREMIER SERVICE.

Vous qui vous nourrissez, au printemps de vos jours,
De tendres sentimens, de folâtres amours,
Vous n'éviterez pas, aux pieds de vos maîtresses,
Les noires trahisons de ces enchanteresses
Qui, sur le chevet même où dort la volupté,
Rêvent la perfidie et l'infidélité.

Vous vous consumerez en vaine jalousie;
Vous prendrez à témoins, dans votre frénésie,
Ces arbres confidens des sermens les plus doux :
Ces arbres sur leurs pieds sècheront moins que vous.
Venez vous confier au plaisir que je chante;
Il ne trompera point vos desirs, votre attente :
Doux plaisir qu'un besoin sans cesse renaissant
Rend toujours plus aimable et toujours plus piquant.
Celui dont la vieillesse a ridé le visage,
Revenu des erreurs qui charmoient son jeune âge,
Au spectacle des mets préparés sous ses yeux,
Donne avec complaisance un sourire amoureux;
Il s'anime; à sa table abondamment servie
Il semble retrouver sa jeunesse, sa vie.
Ce coupable assassin que le supplice attend
Demande encore une heure, et va mourir content,
Si ses gardes, touchés de son humble prière,
Ajoutent quelque chose au pain de sa misère.

L'infortuné savoure, aux portes du trépas,
Les dernières douceurs de son dernier repas :
Inutile aliment, stérile nourriture,
Qui ne remplira pas le vœu de la nature !

Je ne conseille point à mes contemporains
Les repas monstrueux des Grecs et des Romains ;
Et suis loin de leur faire aujourd'hui le reproche
De ne pas mettre encor des taureaux à la broche :
Morceau digne en effet d'un siècle trop glouton,
Ou digne des héros du curé de Meudon.
A quoi nous serviroit l'appareil formidable
De ces plats sous lesquels succomboit une table ?

Je le sais, d'autres temps amènent d'autres mets ;
Ce sujet me conduit à de justes regrets.
Hélas ! nous n'avons plus l'estomac de nos pères.
Tout l'affecte aujourd'hui : les *progrès des lumières*,
Et de la vérité, la hauteur des esprits,
Semblent avoir changé nos premiers appétits....

» Deviens, dès aujourd'hui, mon arbitre, mon guide ;
» A mon plus doux besoin que ton savoir préside ;
» Ordonne en souverain ; taille et tranche à ton gré ;
» Que par toi mon dîner tous les jours préparé
» Enchaîne à mon couvert, par d'aimables prestiges,
Mes volages amis charmés de tes prodiges.
» En savourant les mets qui leur seront offerts,
» Qu'ils vantent mon esprit et mes talens divers ;
» Que j'entende admirer mes moindres reparties,
» A peine de ma bouche à la hâte sorties......
» Que je puisse toujours, après avoir dîné,
» Bénir le cuisinier que le ciel m'a donné...... »

C'est ainsi qu'excitant sa ferveur et son zèle,
Vous vous concilîrez un serviteur fidèle,
Qui, plein d'un noble orgueil, fera de plus en plus
Triompher dans ses mains le sceptre de Comus.

Vous allez l'éprouver. Déjà dans votre asile
Je vois les conviés arriver à la file ;

Je lis dans leurs regards le desir prononcé
De jouir du festin qui leur est annoncé.
Ils pressent par leurs vœux la cuisine tardive :
On s'y hâte pourtant; la flamme la plus vive
Brille au sein du foyer et des fourneaux brûlans,
Où cuisent à la fois trente mets différens.
Une épaisse fumée y noircit l'atmosphère :
On respire à la ronde une odeur salutaire.
Autour du cuisinier on redouble d'ardeur;
Des marmitons craintifs, haletans de chaleur,
S'embarrassent l'un l'autre, et suffisent à peine
Aux soins multipliés que le service entraîne.
Mais leur chef, toujours calme, et fier d'être attendu,
Ne s'inquiète point, car il a tout prévu.

Mille instrumens divers dont s'entoure l'artiste,
Lui donnent l'importance et l'orgueil d'un chimiste.
L'airain étale aux yeux des vases étamés
Qui brillent suspendus à des murs enfumés.

Ce n'est plus ce métal que le dieu des batailles
Emploie à renverser nos forts et nos murailles;
Qui vomit le trépas sur nos fiers bataillons,
Qui désole Cérès et souille ses moissons;
Qui jusqu'au sein de l'onde épouvante Neptune,
Et fonde des héros la sanglante fortune...
Ici l'airain n'a pas des effets si cruels:
Il s'unit aux moyens de nourrir les mortels.
Pour réchauffer les mets que Comus organise,
Il brave tous les feux que le soufflet attise;
D'heureuses mixtions sortent de ses creusets
Et tout dans cette forme atteste ses bienfaits.

Je vois près du foyer la prison rembrunie
D'un utile instrument né de l'horlogerie...
Des rouages nombreux, d'ingénieux ressorts
Murmurent sourdement de pénibles accords:
Mais je n'aime pas moins leur baroque harmonie
Que tout l'art de Philis à Martin réunie.

Sur un axe alongé le poulet, le canard,
Tournent emmaillotés d'un vêtement de lard;
Ils semblent s'animer et respirer encore,
En cherchant et fuyant le feu qui les colore...
Le gibier embroché grille et fume pour vous,
Au bruit d'un doux concert dont Orphée est jaloux.

Décorez cependant dans un goût convenable
L'asile où vous goûtez les douceurs de la table.
Que des groupes saillans de fruits et d'animaux
Offrent à vos regards d'intéressans tableaux.
Je préfère Snyders, grand peintre de cuisine,
A tous ceux qu'a formés l'école florentine.
C'est ainsi que Mercier, dans un sage discours
Contre l'art des Rubens, déclamant de nos jours,
Aimoit mieux d'un gigot la fidelle peinture
Que l'imitation de la belle nature.

Ne vous permettez pas de dîner tous les jours
A l'heure où le soleil a terminé son cours: (2)

L'estomac en gémit. Par un abus coupable,
Les soupers sont proscrits; on déserte la table,
On ne vit qu'à demi. Laissez ce procédé
A celui qui, réduit au *tiers consolidé*,
Couché sur le grand livre en tristes caractères,
Se soumet par prudence à des jeûnes austères.
Pour vous, que rien ne force à des privations,
Que le fils de Cérès a comblé de ses dons,
Qu'à midi tous les jours une cloche argentine
Vous appelle au banquet que Comus vous destine.....
Qu'entends-je! Tout Paris contre moi révolté,
Me renvoie au village où je fus allaité......
Ah! j'y saurai braver un dédain qui m'honore:
J'y vole, et j'ai dîné quand Paris dort encore.
Qu'après le crépuscule un souper copieux
Vous prépare au sommeil, et vous ferme les yeux.
D'un utile appétit munissez-vous d'avance;
Sans lui vous gémirez au sein de l'abondance.

Il est un moyen sûr d'acquérir ce trésor.....
L'exercice, messieurs, et l'exercice encor.
Allez tous les matins sur les pas de Diane,
Armé d'un long fusil ou d'une sarbacane,
Épier le canard au bord de vos marais;
Allez lancer la biche au milieu des forêts;
Poursuivez le chevreuil s'élançant dans la plaine;
Suivez vos chiens ardens que leur courage entraîne:
Que, si vous n'avez pas les talens du chasseur,
Allez faire visite à l'humble laboureur;
Voyez sur son pallier la famille agricole,
Que votre abord enchante, et votre aspect console;
Ensuite, parcourant vos terres, vos guérets,
Du froment qui végète admirez les progrès;
Maniez la charrue, et dirigez ses ailes;
Essayez de tracer des sillons parallèles;
Partagez sans rougir de champêtres travaux,
Et ne dédaignez pas ou la bêche ou la faux;

Facilitez le cours d'une onde bienfaitrice
Dans vos prés desséchés par les feux du solstice ;
Montez sur le coursier impétueux, ardent,
Qu'a respecté le fer d'un scapel flétrissant :
Dans les champs que le soc a marqués de sa trace,
Domptez ses mouvemens, réprimez son audace.....
Vous obtiendrez alors cet heureux appétit,
Et reviendrez à table en recueillir le fruit.

Je n'entreprendrai point de faire l'étalage
Des innombrables mets dont on peut faire usage.
Ma muse réservée, et sage en son projet,
Ne traitera qu'en grand un fertile sujet.
Aux esprits relevés, trop jalouse de plaire,
Elle dédaigne ici de parler au vulgaire.
O vous, que mes leçons n'auront point satisfaits,
J'ose vous renvoyer *au Cuisinier Français*,
Au trésor de Comus, catéchisme ordinaire
De l'artiste grossier, du valet mercenaire,

Qui pense avoir atteint le secret de son art
Quand il sait apprêter une omelette au lard! (2)

Je vois sur votre table arriver le potage;
D'une chère excellente il est l'heureux présage.
Qu'il soit gras, onctueux, et sente le jambon;
Que des sucs végétaux colorent son bouillon;
Qu'il soit environné d'une escorte légère
De hors-d'œuvres brillans, dont l'effet nécessaire
Est d'ouvrir l'appétit et d'exciter les sens.
Gardez-vous d'abuser de ces premiers momens,
Et ne vous livrez pas aux trompeuses amorces
D'un avide besoin qui trahiroit vos forces;
Préludez doucement aux plaisirs du repas;
Tel qu'un sylphe léger, voltigez sur les plats;
Imitez du frêlon le volage caprice:
Il va de chaque fleur caresser le calice.
Discret et réservé, s'il dépouille leur sein,
A peine laisse-t-il la trace du larcin.

Il ne s'arrête point sur la rose nouvelle :
Hélas! avec douleur il se sépare d'elle;
Mais il sait à propos modérer ses desirs,
Et garde un sentiment pour de nouveaux plaisirs.

Avec pompe déjà paroissent les entrées.
Qu'elles soient proprement, largement préparées;
Qu'un suave parfum sortant de leurs coulis,
Laisse entr'elles long-temps le convive indécis.

J'aime à voir, au milieu de ce friant cortège,
Un énorme aloyau que d'abord on assiège;
La poularde au gros sel, la tourte au godiveau,
Une tête farcie, un gigot cuit à l'eau.....
J'ai chanté le gigot dans un temps plus prospère : (22
De mon amour pour lui je fis l'aveu sincère;
J'ose le faire encor : la misère du temps
Ne m'a point détourné de mes premiers penchans....
Je sais que Pythagore, et Plutarque, et mille autres,
De mes goûts sur ce point ne sont pas les apôtres;

Et que, s'intéressant au sort des animaux,
Ils voudroient nous réduire aux simples végétaux.
Laissons-les s'attendrir sur la brebis bêlante
Qui livre au coutelas sa tête caressante;
Laissons-les d'un agneau déplorer le trépas:
Leur fausse humanité ne m'en impose pas.(2)
Certes, à ce sujet, leur morale est fort douce:
Un sang vil répandu les touche, les courrouce;
Mais je les vois partout encenser les guerriers
Qui du sang des mortels composent leurs lauriers.

Que j'aime cependant l'admirable silence
Que je vois observer quand le repas commence!
Abstenez-vous surtout de ces discours bourgeois,
Lieux-communs ennuyeux, répétés tant de fois:
« Monsieur ne mange point; monsieur est-il malade?
» Peut-être trouvez-vous ce ragoût un peu fade:
» J'avois recommandé de le bien apprêter:
» Celui-ci vaudra mieux; ah! daignez en goûter,

» Ou vous m'offenserez. La saison est ingrate :
» On ne sait que donner, messieurs ; mais je me flatte
» Que si j'ai quelque jour l'honneur de vous revoir,
» J'aurai tous les moyens de vous mieux recevoir. »
Faites preuve d'usage et de délicatesse. (24

Jouissez lentement, et que rien ne vous presse ;
Gardez qu'en votre bouche un morceau trop hâté
Ne soit en son chemin par un autre heurté. (25

Vous devez accueillir cet adroit parasite
Qui chez vous quelquefois s'introduit et s'invite.
A peine savez-vous sa patrie et son nom :
Au rang de vos amis il se met sans façon.
Il vous aime en effet, *vous chérit, vous honore*,
Et paie en complimens les morceaux qu'il dévore :
Son heureux appétit vous amuse et vous plaît. (26

N'associez jamais aux plaisirs d'un banquet
Ces êtres délicats et valétudinaires,
Qui, du dieu d'Épidaure esclaves volontaires,

Sont toujours à la diète, et toujours trop prudens
N'osent pas se livrer à des goûts innocens.
Le bien de leur santé les occupe sans cesse;
Ils calculent l'effet des mets qu'on leur adresse.
Ce gibier est trop lourd, et cet autre mal sain;
Telle chose convient ou nuit au corps humain.
Ils savent, sur ce point, s'appuyer de sophismes,
Et du docteur de Cos citer les aphorismes.
En se privant de tout ils pensent se guérir,
Et se donnent la mort par la peur de mourir.

Mortels infortunés, que Comus mésestime,
Allez bien loin de nous suivre votre régime,
Et ne revenez plus, convives impuissans,
Jeûner près de l'autel où brûle notre encens!

O vous! dont la santé robuste, florissante,
Des plus riches festins peut sortir triomphante,
Approchez, c'est à vous d'embellir nos banquets:
De mon art bienfaisant sachez tous les secrets.

Je ne vous tairai rien. Si par fois on vous prie
A dîner sans façon et sans cérémonie,
Refusez promptement ce dangereux honneur:
Cette invitation cache un piège trompeur.
Souvenez-vous toujours, dans le cours de la vie,
Qu'un dîner sans façon est une perfidie.

FIN DU SECOND CHANT.

LA GASTRONOMIE, POËME.

CHANT TROISIÈME.

LE SECOND SERVICE.

J'ai souvent regretté les asiles pieux
Où vivoient noblement ces bons religieux,
Qui depuis affranchis de leurs règles austères,
Se sont vus dépouillés par des lois trop sévères:
Il faut bien convenir qu'elles avoient ce droit.
Je vous aimois surtout, enfans de saint Benoît,

Mes amis, si jamais Plutus que j'importune,
M'accorde le bienfait d'une grande fortune,
Je la veux consacrer à nourrir l'amitié :
Je prétends qu'avec moi, tous les jours de moitié,
Vous ne me quittiez point ; que ma table chérie
Devienne l'heureux gage et le nœud qui nous lie.
Du nectar de Vougeaux vous serez abreuvés,
Et des vins de mon crû constamment préservés.
Tous les jours mes valets et mes coursiers agiles
Feront contribuer les campagnes, les villes ;
Visiteront Genève et le lac du Bourget ;
Iront jusqu'aux deux mers rechercher le rouget.
Les primeurs du printemps avec art rassemblées,
Dans ma serre à grands frais braveront les gelées ;
Je pourrai tous les ans, dans le sein des hivers,
En dépit des frimas, vous offrir des pois verts.
Le Cuisinier Français, qui n'est pas un bon livre,
Nous offre quelquefois des maximes à suivre.

J'emprunterai de lui ce refrein bien connu :
Servez chaud. Sur ce point l'auteur m'a prévenu :
Le ragoût le plus fin que l'art puisse produire,
S'il est froid et glacé, ne sauroit me séduire.....

Faites que vos amis, pleinement satisfaits,
En sortant de chez vous ne se plaignent jamais.
De leurs goûts différens appercevez la trace :
L'un préfère la cuisse, un autre la carcasse.
Offrez en général les ailes du poulet,
Le ventre de la carpe, et le dos du brochet.
Observez dans vos dons une exacte justice.
Ne favorisez point par orgueil ou caprice,
Tel homme plus puissant ou plus considéré
Qui voudroit jouir seul d'un morceau préféré.
Ah ! si l'égalité doit régner dans le monde,
C'est autour d'une table abondante et féconde ;
Les enfans de Comus, sujets aux mêmes lois,
N'ont rien qui les distingue, et sont *égaux en droits.*

Sur les premiers objets d'une chère brillante
Vous avez appaisé votre faim dévorante.
La scène va changer. Des valets empressés
Enlèvent les débris que vous avez laissés.
D'un instant de repos faites un digne usage;
Le moment est venu de parler davantage.
Partant, faites briller vos convives charmés
Par de petits discours adroitement semés
Qui fassent ressortir les phrases les plus sottes.
La cuisine fournit d'heureuses anecdotes.
Ajoutez que'ques traits à ceux que j'ai tracés
Sur les progrès de l'art dans les siècles passés.
Citez dés faits plaisans, recherchez dans l'histoire
Des Grecs et des Romains d'éternelle mémoire.
Dites que Dentatus, qui triompha deux fois,
Dans un vase grossier faisoit cuire des pois [2]
Lorsque les envoyés d'une foible puissance
Vinrent de son crédit implorer l'assistance.

Citez, pour vous donner un air plus érudit,
La loi qui des Romains condamnoit l'appétit;
Cette loi *famia* bizarre, impolitique; (28
Qui ne fit qu'enhardir la débauche publique.
Racontez que dans Rome un barbot fut payé
Plus de deux cents écus : argent bien employé,
Qui fit dire à Caton, dans son triste délire,
Qu'il ne répondoit plus du salut de l'empire. (29
Ajoutez que dans Naple un généreux tyran
Paya cent écus d'or la sauce d'un faisan. (30
Puisez dans Martial, dans Pétrone et Plutarque;
Ils présentent des faits bien dignes de remarque. (31
Surtout, si vous voulez charmer vos auditeurs,
Racontez les exploits de quelques gros mangeurs. (32
Confondez, sur ce point, la raison étonnée.
Albinus engloutit dans une matinée
De quoi rassasier vingt mortels affamés.
Phagon fut en ce genre un des plus renommés;

Son estomac passa la mesure ordinaire :
Tel qu'un gouffre effrayant que nous cache la terre,
Il faisoit disparoître en ses rares festins,
Un porc, un sanglier, un mouton et cent pains.
  C'est ainsi que mettant à profit la science,
Vos amis attendront avec impatience
Le service nouveau qui leur est destiné.
Il arrive : déjà le signal est donné.
Des rôtis imposans ont la première place.
Sans doute ils sont le fruit de votre heureuse chasse.
Vous pouvez expliquer par quel art assassin
Vous avez débusqué ce timide lapin ;
Comment cette perdrix, dans sa fuite imprudente,
Est tombée à vos pieds éperdue et sanglante ;
Comment a succombé ce lièvre malheureux,
Malgré les vains détours de son train sinueux....
  De nombreux entremets, rangés en symétrie,
Entourent le gibier, la poularde rôtie.

Proscrivez cependant ces fastueux plateaux
Brillans colifichets enrichis de métaux,
De glaces, de pompons, dont l'aspect m'effarouche,
Qui captivent les yeux aux dépens de la bouche,
Qui trompent l'appétit : moins d'éclat, plus de mets :
On ne se nourrit point de bijoux, de hochets ;
A ce vain appareil, qui d'abord vous enchante,
Je ne reconnois point une table abondante.

Vous touchez au moment des plaisirs les plus vifs.
A cet acte nouveau les gourmands attentifs
Avec l'œil de l'envie ont dévoré d'avance
La caille, l'ortolan, la carpe, la laitance,
Et le cochon de lait, dont la cuirasse d'or
Semble le protéger et le défendre encor.

Proscrivez sans pitié ces poulets domestiques,
Nourris en votre cour, et constamment étiques,
Toujours mal engraissés par des soins ignorans ;
Ne connoissez que ceux de la Bresse ou du Mans.

J'ai toujours redouté la volaille perfide
Qui brave les efforts d'une dent intrépide.
Souvent, par un ami dans ses champs entraîné,
J'ai reconnu le soir le coq infortuné
Qui m'avoit le matin, à l'aurore naissante,
Réveillé brusquement de sa voix glapissante;
Je l'avois admiré dans le sein de sa cour;
Avec des yeux jaloux j'avois vu son amour.
Hélas! le malheureux abjurant la tendresse,
Exerçoit à souper sa fureur vengeresse.

Défendez que personne, au milieu d'un banquet,
Ne vous vienne donner un avis indiscret.
Écartez ce fâcheux qui vers vous s'achemine:
Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne. (31)
Eh! qu'importe le monde et ses tracas divers:
Dans les bras de Comus oubliez l'univers.

Il est, pour l'oublier, une heureuse manière.
Déjà des vins choisis ont rougi votre verre.

Votre vin bourguignon, dans sa cave couché,
A compté six printemps, artistement bouché.
Le pourpre de son teint accuse sa vieillesse;
Elle vous rajeunit, et provoque l'ivresse.....
Arrêtez, je prétends contenir votre essor:
Des jus plus séducteurs vous attendent encor.
Le temps fuit, l'heure approche, et le dessert s'avance:
Je ne prêcherai pas bien long-temps l'abstinence.
Craignez en débutant de funestes abus;
Bientôt mieux disposé, je vous livre à Bacchus.
Admirez la nature habile, ingénieuse
A varier ses dons d'une main généreuse,
Qui, du nord au midi variant ses trésors,
Nourrit des végétaux, organise des corps,
Que l'homme fait servir au soutien de sa vie.
De ces êtres nombreux connoissez la patrie.
Sachez tout ce qui peut nous servir d'aliment.
Soyez naturaliste en ce point seulement.

Fuyez la botanique et sa nomenclature.
N'allez pas dans vos champs épluchant la verdure,
Sur une herbe inutile exercer votre esprit,
Vous transir dans un pré pour faire l'érudit,
Feuilleter Adanson, Tournefort ou Linnée,
Et sur un aconit pâlir une journée.

Respectez le savoir des Plines, des Buffons;
Mais qu'importe pour vous l'histoire des cirons,
Celle des éléphans, des tigres, des panthères?
Vous vous intéressez aux mœurs, aux caractères
De ces bons animaux qui naissent sous nos yeux,
Et dont nous jouissons dans nos climats heureux.
Vous estimez beaucoup l'écorce salutaire
Que l'île de Ceylan fournit seule à la terre;
Vous aimez la muscade, et savez en quels lieux
On cultive, on recueille un fruit si précieux.
Vous savez qu'au pays d'Amboine et de Ternates,
Le giroffle triomphe au rang des aromates;

Vous savez discerner quel est le champignon
Qui cache sous sa voûte un germe de poison.
Du sol périgourdin la truffe vous est chère;
A l'immonde animal elle doit la lumière;
Elle aime à végéter, paisible et sans orgueil,
Aux pieds d'un chêne blanc, d'un charme ou d'un tilleul....
Lecteur, je vous entends...., Fidèle à ma méthode,
Je vous dois à cette heure un heureux épisode.
Pardonnez, mon pinceau va changer de couleurs;
Peut-être à mon récit donnerez-vous des pleurs.
Faisons à la Pitié de légers sacrifices:
Les pleurs qu'elle fait naître ont toujours des délices.
Condé..... que ce grand nom ne vous alarme pas,
J'écris pour tous les temps et pour tous les climats;
Condé, le grand Condé que la France révère,
Recevoit de son roi la visite bien chère,
Dans ce lieu fortuné, ce brillant Chantilli,
Long-temps *de race en race à grands frais embelli.*

Jamais plus de plaisirs et de magnificence
N'avoient d'un souverain signalé la présence.
Tout le soin des festins fut remis à Vatel,
Du vainqueur de Rocroi fameux maître-d'hôtel.
Il mit à ses travaux une ardeur infinie;
Mais avec des talens il manqua de génie.
Accablé d'embarras, Vatel est averti
Que deux tables en vain réclamoient leur rôti;
Il prend, pour en trouver, une peine inutile.
« Ah! dit-il, s'adressant à son ami Gourville,
» De larmes, de sanglots, de douleur suffoqué,
» Je suis perdu d'honneur, deux rôtis ont manqué;
» Un seul jour détruira toute ma renommée;
» Mes lauriers sont flétris, et la cour alarmée
» Ne peut plus désormais se reposer sur moi:
» J'ai trahi mon devoir, avili mon emploi.....»
Le prince, prévenu de sa douleur extrême,
Accourt le consoler, le rassurer lui-même.

« Je suis content, Vatel, mon ami; calme-toi:
» Rien n'étoit plus brillant que le souper du roi.
» Va, tu n'as pas perdu ta gloire et mon estime:
» Deux rôtis oubliés ne sont pas un grand crime.
» — Prince, votre bonté me trouble et me confond:
» Puisse mon repentir effacer mon affront! »
Mais un autre chagrin l'accable et le dévore;
Le matin, à midi, point de marée encore.
Ses nombreux pourvoyeurs, dans leur marche entravés,
A l'heure du dîner n'étoient point arrivés.
Sa force l'abandonne, et son esprit s'effraie
D'un festin sans turbot, sans barbue et sans raie.
Il attend, s'inquiète, et, maudissant son sort,
Appelle en furieux la marée ou la mort.
La mort seule répond: l'infortuné s'y livre.
Déjà percé trois fois il a cessé de vivre.
Ses jours s'étoient sauvés, ô regrets! ô douleur!
S'il eût pu supporter un instant son malheur.

A peine est-il parti pour l'infernale rive,
Qu'on sait de toutes parts que la marée arrive :
On le nomme, on le cherche... on le trouve ;... grands dieux !
La parque pour toujours avoit fermé ses yeux.
  Ainsi finit Vatel, victime déplorable, (34
Dont parleront long-temps les fastes de la table.
O vous ! qui par état présidez aux repas,
Donnez-lui des regrets, mais ne l'imitez pas !

FIN DU TROISIÈME CHANT.

LA GASTRONOMIE,

POËME.

CHANT QUATRIÈME.

LE DESSERT.

Le mortel que Plutus a constamment suivi,
Qui de la main d'Hébé s'est toujours vu servi,
Que jamais le besoin et la faim importune
Ne sont venus chercher au sein de la fortune;
Celui-là, mes amis, inhabile à jouir,
Peut-être ne sent pas tout le prix du plaisir;

Il n'éprouve jamais, endormi dans le faste,
Ce sentiment exquis que fait naître un contraste....
Il faut, loin du palais où languit le bonheur,
Avoir bu quelquefois le vin du voyageur;
Avoir, en fugitif surpris par la misère,
Partagé le pain noir pétri dans la chaumière:
Alors, quand le destin vous présente au hasard
Un banquet embelli des prestiges de l'art,
Ce bien inattendu double vos jouissances;
Vous savourez l'oubli des plus vives souffrances.
L'orage rend plus pur l'heureux jour qui le suit:
J'ai connu ce plaisir, que le malheur produit.

Naguères, dans ce temps de mémoire fatale,
Où le crime planoit sur ma terre natale,
Effrayé, menacé par un monstre cruel,
Forcé d'abandonner le banquet paternel,
Je cherchai mon salut dans ces rangs militaires
Formés par la terreur, et pourtant *volontaires*;

Je m'armai tristement d'un fusil inhumain
Qui jamais, grâce au ciel, n'a fait feu dans ma main.
Un sac couvrit mon dos, humble dépositaire
Du seul bien qui devoit me rester sur la terre.
Ainsi, comme Bias, *portant tout avec moi*,
Je partis, accablé de douleur et d'effroi....
Adieu, joyeux dîners, soupers plus gais encore,
Doux propos et bons mots que le vin fait éclore;
Adieu, friands apprêts, gibier, pâtés dorés,
Au foyer domestique avec soin préparés!....
Je suivis à pas lents des routes parsemées
D'innombrables soldats entraînés aux armées.
Que de tristes festins nous attendoient le soir!
Le pain du fournisseur étoit-il assez noir?
Son bouillon assez clair, et son vin assez rude?
Partout, à notre aspect, la sombre inquiétude
Veilloit autour de nous; nos hôtes consternés
Fermoient leur basse-cour, espoir de leurs dînés.

A l'hospitalité condamnés par un maire,
L'eau, le feu, le couvert, une foible lumière,
Un lit, où trois soldats devoient se réunir,
Étoient les seuls secours qu'ils daignoient nous fournir.
Nous gagnions lentement la terre d'Italie....
Le ciel me fit trouver sur la route une amie....
On n'avoit point encor dévasté son manoir;
Elle attendoit son tour, elle devoit l'avoir;
Elle osoit aux brigands disputer son domaine,
Et mettoit à profit sa fortune incertaine.
Je l'embrasse, et bientôt je me sens soulagé
Du sac et du fusil dont j'étois surchargé;
Tous les soins délicats que l'amitié prodigue
S'empressent de me faire oublier ma fatigue.
Le souper se prépare et s'annonce de loin....
Passagère faveur dont j'avois grand besoin!
L'abondance est unie à la délicatesse:
La truffe a parfumé la poularde de Bresse;

Un vin blanc qu'a donné le sol de Saint-Perret,
Pour réchauffer mon sein, sort d'un caveau secret.
Je me sens ranimé de ses feux salutaires;
Je bois à mon amie, aux mœurs hospitalières....
Je ne suis plus soldat, je règne, je suis roi,
Et déjà la terreur s'est enfui devant moi.

Muse, sans vains détours, reviens à tes convives;
Leurs teints sont plus vermeils, leurs couleurs sont plus vives.
A votre cuisinier, dont vous êtes content,
Vous devez, à cette heure, un hommage éclatant.
Qu'un éloge public soit le prix de son zèle;
Vous le verrez demain, à la gloire fidèle,
Se signaler encor. Mon ami, dites-lui :
« Ton maître est satisfait, et doit l'être aujourd'hui.
» Du meilleur des festins regarde ce qui reste;
» Vois ces tristes débris et ce vide funeste,
» Et ces membres épars dépouillés jusqu'aux os :
» Tout dépose en faveur de tes heureux travaux.

» Poursuis, et je prétends, dans ma reconnoissance,
» Dérobant les lauriers d'un jambon de Mayence,
» D'une couronne un jour décorer ton bonnet.
» Puisse la récompense égaler le bienfait! »
C'est ainsi qu'un héros, célèbre à plus d'un titre,
A daigné dans Postdam adresser une épître
A l'illustre Noël, digne du noble emploi
De commander en chef les cuisines d'un roi. (35

Le dessert est servi : quel brillant étalage!
On a senti de loin cet énorme fromage,
Qui doit tout son mérite aux outrages du temps.... (36
Mais, s'il faut sur ce point s'adresser aux amans,
Les parfums de Paphos, dont l'amour fait usage,
Ne peuvent s'allier à ceux de Sassenage.
Gardez-vous de cueillir sur les lèvres d'Iris
Un baiser maladroit qui feroit fuir les ris.

Un service élégant, d'une ordonnance exacte,
Doit de votre repas marquer le dernier acte.

Au secours du dessert appelez tous les arts,
Surtout celui qui brille au quartier des Lombards.
Là, vous pourrez trouver, au gré de vos caprices,
Des sucres arrangés en galans édifices;
Des châteaux de bonbons, des palais de biscuits,
Le Louvre, Bagatelle et Versailles confits;
Les amours de Sapho, d'Abeilard, de Tibule,
Les nôces de Gamache, et les travaux d'Hercule;
Et mille objets divers, que savent imiter
D'habiles confiseurs que je pourrois citer.
Ne démolissez point ces merveilles sucrées,
Pour le charme des yeux seulement préparées;
Ou du moins accordez, pour jouir plus long-temps,
Quelques jours d'existence à ces doux monumens:
Assez d'autres objets, dignes de votre hommage,
Avec moins d'appareil vous plairont davantage.
Ah! plutôt attaquez et savourez ces fruits
Qu'un art officieux en compote a réduits.

A la grâce, à l'éclat sacrifiez encore ;
Aux trésors de Pomone ajoutez ceux de Flore ;
Que la rose, l'œillet, le lis et le jasmin,
Fassent de vos desserts un aimable jardin ;
Et que l'observateur de la belle nature
S'extasie en voyant des fleurs en confiture.
Vous avez satisfait à vos nombreux desirs ;
Mais Bacchus vous attend pour combler vos plaisirs.
Approche, bienfaiteur et conquérant de l'Inde,
Tu m'inspireras mieux que les filles du Pinde ;
Verse-moi ton nectar, dont les dieux sont jaloux,
Et mes vers vont couler plus faciles, plus doux.
De ces vases nombreux que l'aspect m'intéresse !
Quel luxe séducteur ! quelle aimable richesse !
Vos convives déjà, dans un juste embarras,
Vous adressent leurs vœux, et vous tendent les bras.
Venez à leur secours ; offrez-leur à la ronde
La liqueur qui vous vient des bords de la Gironde,

Le vin de Malvoisie et celui de Palma,
Le Champagne mousseux, le Christi-Lacryma,
Le Chypre, l'Albano, le Clairet, le Constance.....
Choisissez-les toujours au lieu de leur naissance.
N'allez pas rechercher aux faubourgs de Paris
Du vin de Rivesalte ou de Cante-Perdrix;
Et ne vous fiez pas à l'art des empiriques
Qui souillent vos boissons de mélanges chimiques.

Donnèz-vous, en buvant, les airs d'un connoisseur;
Dites que ce Bordeaux auroit plus de saveur,
S'il avoit visité quelques plages lointaines,
Et que ce Malaga qui coule dans vos veines
Usé par la vieillesse, a perdu sa vertu;
Qu'il seroit sans égal s'il avoit moins vécu.

Buvez, il en est temps, mais à dose légère,
Et ne remplissez pas constamment votre verre.
Mettez un intervalle égal et mesuré
Entre tous vos plaisirs; arrivez par degré

A l'état d'abandon, de joie et de délire,
A l'oubli de tous maux que le vin doit produire.

O vous! qui nous tenez de fort graves discours
Sur l'art et les moyens de filer d'heureux jours,
Qui donnez des conseils dictés par la sagesse,
On ne les suivra point..... je conseille l'ivresse.
Cette froide raison, dont vous êtes si vains,
Qu'a-t-elle fait encor pour changer vos destins?
Où sont les heureux fruits des devoirs qu'elle impose?
Eh! messieurs, perdez-la, vous perdrez peu de chose.

Avez-vous quelquefois rencontré, vers le soir,
Un brave campagnard regagnant son manoir,
Après avoir à table employé sa journée?
Sa tête est vacillante et sa jambe *avinée*.
Il trébuche par fois, mais toujours sans danger;
Car un Dieu l'accompagne et le doit protéger.
Il s'avance incertain du chemin qu'il doit suivre,
Guidé par la liqueur qui l'échauffe et l'enivre.

La joie est dans ses yeux ; son cœur est délivré
Des ennuis dont la veille il étoit ulcéré.
Après mille détours il retrouve son chaume,
Il se croit devenu souverain d'un royaume ;
Ou plutôt l'univers, réclamant son appui,
Dépend de son domaine et relève de lui.
Il lègue à ses enfans, des trésors, des provinces ;
Sa femme est une reine, et ses fils sont des princes ;
Il triomphe au milieu de cet enchantement,
Demande encor à boire, et s'endort en chantant.

Triomphez comme lui. Gallien, Avicenne
Nous conseillent l'ivresse une fois par semaine:
Le remède est fort bon ; il y faut recourir.

D'un dessert prolongé savourez le plaisir.
Qu'à toute sa gaîté votre esprit s'abandonne ;
Sachez rire de tout sans offenser personne.
N'allez pas discourir, par l'exemple emporté,
Sur les grands intérêts de la société ;

Faire au moment de boire un cours de politique;
Lier *les droits du peuple* à la métaphysique;
Des rois de l'univers scruter les cabinets,
Qui ne vous ont jamais confié leurs secrets.

Abstenez-vous surtout de remettre en mémoire
Les crimes désastreux qui souillent notre histoire:
Déplorable sujet d'un fatal entretien,
Qui rappelle le mal sans ramener le bien.
C'est assez que Clio noircisse ses chroniques
Du récit douloureux des misères publiques.
De l'éclat du pouvoir ne soyez pas tenté:
L'ambition détruit l'appétit, la santé.
Assez d'infortunés, dans le siècle où nous sommes,
Ont recherché le soin de commander aux hommes.
Leurs désastres récens nous peuvent témoigner
Quels maux sont attachés à l'honneur de régner.
Jamais d'un doux festin ils n'ont connu les charmes;
Leur pain fut bien souvent humecté de leurs larmes,

Et par mille remords leur vin empoisonné.
Buvez donc en repos, bien ou mal gouverné.
Que si contre nos vœux, par un nouvel outrage,
Un tyran ramenoit la terreur, l'esclavage,
Appelez à demain des malheurs d'aujourd'hui :
Buvez, et vous serez moins esclave que lui.
De porter des *toasts* suivez l'usage antique;
Mais vous ne direz pas, d'un ton démagogique :
« Puissent tous les mortels, mûrs pour la liberté,
» Vivre dans les liens de la fraternité !
» Puissent dans tous les lieux que le soleil éclaire,
» Les principes bientôt répandre leur lumière !.... »
On a vu trop souvent profaner les banquets
Par ce triste langage et ces vœux indiscrets.
Écoutez les *toasts* que j'ose vous prescrire :
En buvant à la ronde il est plus doux de dire :
« Puissions-nous dans cent ans, aussi vieux que Nestor,
» A ce même couvert nous réunir encor !

» Que le ciel garantisse et préserve d'orage
» Les ceps de la Champagne et ceux de l'Hermitage;
» Garde le clos Vougeaux, celui de Chambertin,
» Des ardeurs de l'été, des fraîcheurs du matin!.....
» Puissions-nous, affranchis des fureurs politiques,
» N'être plus séparés de nos dieux domestiques!.... »

Que si vous conservez quelques desirs vengeurs
Contre vos ennemis et vos persécuteurs,
Ne faites pas comme eux, vous seriez sans excuse.
Souhaitez seulement que le ciel leur refuse
Un heureux appétit; qu'un funeste dégoût
Les accable sans cesse, et les suive partout;
Qu'ils ne soient abreuvés que des vins de Surène,
Ou de ceux que produit leur aride domaine;
Que seuls, à leur couvert dégoûtant et hideux,
Jamais un bon ami ne s'y mette avec eux;
Ou que, toujours trompés dans leurs tristes orgies,
Leur table soit livrée au souffle des harpies;

Qu'un ignorant artiste, émule de Mignot, (37)
Nouvel empoisonneur, assaisonne leur pot...
Qu'ils n'aient jamais de vous que ces souhaits à craindre :
Si le ciel vous exauce, ils seront trop à plaindre.

Vous pouvez cependant, libre de leurs fureurs,
Parler de votre siècle et rire de ses mœurs.
« Que vous semble, messieurs, du siècle des lumières ?
» — Je pense en vérité que nous n'y voyons guères.
» Je préfère le temps où l'on ne voyoit rien......
» — Convenez cependant que nous dansons fort bien,
» Et que nos jeunes gens ne touchent pas la terre :
» Nous avons cultivé d'une étrange manière
» La science publique et la danse à la fois ;
» Jamais on n'a tant fait d'entrechats et de lois.
» — Messieurs, avez-vous lu la nouvelle brochure ?
» Que de biens sont promis à la race future !
» Une femme nous dit et nous prouve en effet
» Qu'avant quelques mille ans l'homme sera parfait ;

» Qu'il devra cet état *à la mélancolie.*
» On sait que la tristesse annonce le génie......
» — Nous avons déjà fait des progrès étonnans.
» Que de tristes écrits, que de tristes romans!
» Des plus noires horreurs nous sommes idolâtres,
» Et la mélancolie a gagné nos théâtres.
» — Mes amis, mon systême est, lorsque j'ai dîné,
» De trouver tout parfait et tout bien ordonné.
» L'état où nous vivons n'a rien qui me chagrine:
» Un décret ne vient plus requérir ma farine;
» La France ne craint plus ce fléau destructeur,
» Qui menaçoit son peuple aux jours de la terreur.
» Ah! puissions-nous toujours éviter la famine!
» Que m'importe le reste, il suffit que je dîne..... »

Le dieu que vous servez est l'ami des chansons:
Mêlez donc la musique à vos libations;
Vous n'avez pas besoin d'être un grand coryphée;
Bacchus ne prétend pas à la gloire d'Orphée;

Chantez : on sait fort bien que vous n'avez jamais
Essayé d'égaler les chantres des forêts.
Vous n'imiterez point les cadences parfaites
De nos jolis Garats aux voix de serinettes.
A table leur talent eut toujours peu d'attraits.
Vos plaisirs, chantés faux, n'en seront pas moins vrais....

Qu'entends-je? quels accens dans les airs retentissent ?
Votre voûte s'ébranle, et vos vîtres frémissent.......
Je reconnois les chants inspirés par le vin.
On répète à grands cris votre aimable refrein.
On y parle toujours et d'aimer et de boire;
Mais Cupidon jaloux renonce à la victoire,
Et tandis que Bacchus vous verse ses bienfaits,
Vos tristes *Lalagés* peuvent dormir en paix......
Que vois-je, mes amis, quel nuage vous trouble ?....
Ou vous n'y voyez pas, ou vous y voyez double....
Quels étranges discours ! quel langage confus !
Vous parlez, mais déjà je ne vous comprends plus.

Moi-même, en vous parlant d'ivresse et de délire,
Je cherche et ne sais pas ce que je veux vous dire.
C'est assez, la raison m'ordonne de finir....
Pour la reperdre encor il faut y revenir.
Trop heureux qui pourroit déraisonner sans cesse !
Nous sommes condamnés souvent à la sagesse.
Le café vous présente une heureuse liqueur,
Qui d'un vin trop fumeux chassera la vapeur:
Vous obtiendrez par elle, en désertant la table,
Un esprit plus ouvert, un sang-froid plus aimable;
Bientôt, mieux disposé par ses puissans effets,
Vous pourrez vous assoir à de nouveaux banquets;
Elle est du dieu des vers honorée et chérie.
On dit que du poëte elle sert le génie;
Que plus d'un froid rimeur, quelquefois réchauffé,
A dû de meilleurs vers au parfum du café:
Il peut du philosophe égayer les systêmes,
Rendre aimables, badins, les géomètres mêmes:

Par lui l'homme d'état, dispos après dîner,
Forme l'heureux projet de nous mieux gouverner:
Il déride le front de ce savant austère,
Amoureux de la langue et du pays d'Homère,
Qui, fondant sur le grec sa gloire et ses succès,
Se dédommage ainsi d'être un sot en français:
Il peut, de l'astronome éclaircissant la vue,
L'aider à retrouver son étoile perdue:
Au nouvelliste enfin il révèle par fois
Les intrigues des cours et les secrets des rois,
L'aide à rêver la paix, l'armistice, la guerre,
Et lui fait pour six sous bouleverser la terre....
Viens, aimable Lysbé! que tes heureuses mains
Nous versent à longs traits ce nectar des humains
Dans ces vases brillans où l'argile s'étonne
Des formes, des couleurs, de l'éclat qu'on lui donne....
Que vois-je? leur albâtre a défié ton sein!
L'or le plus pur ajoute aux grâces du dessin;

À mes regards surpris la coupe enchanteresse
Offre les traits du dieu qu'adore ta jeunesse....
En vain de la raison j'invoque le retour,
Le breuvage se change en un philtre d'amour....
Adieu, Comus, adieu, noble fils de Semèle;
Pardonnez si ma muse a mal servi mon zèle.
Éloigné du Parnasse, inconnu des neuf sœurs,
J'ai chanté foiblement vos divines faveurs.
Que ne puis-je *fermer la bouche* à mes critiques!
Ils n'approuveront pas mes conseils didactiques....
Messieurs, je vous entends, je sais vous deviner:
Un poëme jamais ne valut un dîner.

FIN.

NOTES

DE LA GASTRONOMIE,

POËME.

NOTES

DU

CHANT PREMIER.

---

1) PAGE 26, VERS 5.

Qu'un rival de Virgile, amoureux des campagnes,
Fasse à l'homme des champs applaudir des montagnes,
Et l'instruise dans l'art de jouer aux échecs :
Pour moi de tels sujets sont arides et secs.

Je ne pense pas que quelques plaisanteries, quelques allusions répandues dans ce poëme, puissent faire croire que j'aie eu le dessein d'attaquer l'auteur de *l'Homme des Champs ;* il ne me conviendroit pas de chercher à

jeter du ridicule sur cette production d'un homme célèbre, dont je suis le sincère admirateur. Je n'ai eu d'autre dessein que celui d'égayer un peu mes amis. Si le public sourit un instant, comme eux, *à la Gastronomie*, j'aurai obtenu tout le succès que j'ai pu desirer.

²) PAGE 31, VERS 8.

Qu'ils soient dignes de toi comme de l'univers.

On sent bien que ce dernier hémistiche est trop beau pour qu'il puisse m'appartenir; aussi l'ai-je dérobé tout entier à Auguste, qui dit positivement dans la tragédie de CINNA : *je suis maître de moi comme de l'univers.* J'ai commis une grande faute : un hémistiche devroit être une propriété aussi sacrée qu'une maison patrimoniale; mais la littérature en est aujourd'hui à ce point, qu'on y est réduit à *s'arracher les morceaux*.

3) PAGE 34, VERS 8.

Ils se faisoient honneur de cette sauce étrange,
De vinaigre et de sel détestable mélange.

Le savant Meursius, par des conjectures tirées de l'*Athénée*, croit que ce brouet étoit composé de chair de porc, de vinaigre et de sel. Je m'en suis rapporté à Meursius.

4) PAGE 35, VERS 4.

Il manque à ce ragoût un assaisonnement.
— Eh! d'où vient avez-vous négligé de l'y mettre?
— Il y manque, seigneur, si vous voulez permettre,
Les préparations que vous n'emploîrez pas,
L'exercice et surtout les bains de l'Eurotas.

Ce trait est rapporté par Cicéron dans les *Questions tusculanes*.

5) PAGE 32, VERS 15.

Dirai-je les auteurs de ces rares écrits?
Dirai-je Mitæcus, Actidès, Philoxène,

Lisez le *Voyage du jeune Anacharsis*, à l'article des repas des Athéniens.

6) PAGE 33, VERS 1.

Archestrate surtout, poète cuisinier,
Qui fut dans son pays ceint d'un double laurier...

Voici ce qui est dit d'Archestrate, d'après *Athénée*, liv. 5:

« Il est l'auteur d'un poëme intitulé *la Gastronomie*. Cet auteur fut l'ami d'un des fils de Périclès. Il avoit parcouru les terres et les mers pour connoître, par lui-même, ce qu'elles produisoient de meilleur. Il s'instruisoit dans ses voyages, non des mœurs des peuples dont il est inutile de s'instruire, puisqu'il est impossible de les

changer ; mais il entroit dans les laboratoires où se préparent les délices de la table, et il n'eut de commerce qu'avec les hommes utiles à ses plaisirs. Son poëme est un trésor de lumière, et ne contient pas un vers qui ne soit un précepte. C'est dans cette école que plusieurs cuisiniers ont puisé les principes d'un art qui les a rendus immortels. »

7) PAGE 33, VERS 3.

Je chante, comme lui, la cuisine, la table,

C'est un grand malheur que *la Gastronomie* d'Archestrate ne soit pas venue jusqu'à nous. Je ne sais si la mienne pourra réparer cette perte.

8) PAGE 37, VERS 4.

Théarion brilla dans les pâtes surtout:
Sous ses doigts délicats les farines pétries
Sortirent en beignets, en gauffres, en oublies.

Lisez, à ce sujet, je vous prie, *Plat. in Gor.* t. 1 p. 115.

9) PAGE 37, VERS 15.

La grâce, l'industrie et la délicatesse
Présidèrent alors aux festins de la Grèce.
On y nommoit un roi : ses fortunés sujets
Osoient bien rarement enfreindre ses décrets.

Anciènnement, dit Plutarque, on créoit un chef, un législateur, un roi de la table. Ce roi donnoit, en effet, des lois, et prescrivoit, sous certaines peines, ce que chacun devoit faire, soit de boire, de manger, de chanter, de haranguer ou de réjouir la compagnie par quelque talent. Cicéron dit que Verrès, qui avoit foulé aux pieds toutes les lois du peuple romain, obéissoit

ponctuellement aux lois de la table. *Iste enim pretor severus ac diligens, qui populi romani legibus nunquam paruisset, iis diligenter legibus parebat quæ in poculis ponebantur.*

[10] PAGE 39, VERS 2.

Je ne vois point en lui le vainqueur de Tigrane,
Mais l'illustre gourmand du salon de Diane.

On sait que Lucullus avoit plusieurs salons, à chacun desquels il donna le nom d'une divinité, et ce nom étoit pour son maître-d'hôtel le signal de la dépense qu'il vouloit faire. Cicéron et Pompée l'ayant surpris un jour, il dit seulement qu'il souperoit dans le salon d'Apollon, et on leur servit un repas qui coûta vingt-cinq mille livres. On faisoit aussi très-grande chère dans le salon de Diane.

11) PAGE 36, VERS 8.

Qu'importe en Lucullus le général d'armée?
Il doit à ses soupers toute sa renommée.

Corneille a dit :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

12) PAGE 37, VERS 4.

A l'art de la cuisine elles furent soumises,
Et l'Europe lui doit les premières cerises...

Ce fut effectivement Lucullus qui apporta du royaume de Pont les premiers cerisiers qu'on ait vus en Europe.

13) PAGE 38, VERS 4.

A plusieurs plats nouveaux d'un goût très-recherché
Le nom d'Apicius fut long-temps attaché;
Il fit secte : et l'on sait qu'il s'émut des querelles
Sur les *Apiciens* et leurs sauces nouvelles.

Voici ce que l'histoire rapporte d'Apicius :

« Apicius, qui vivoit du temps de Trajan, avoit trouvé

le secret de conserver les huîtres fraîches. Il en envoya d'Italie à ce prince, pendant qu'il étoit au pays des Parthes, et elles étoient encore très-saines quand elles arrivèrent. Aussi le nom d'Apicius, long-temps affecté à plusieurs ragoûts, fit une espèce de secte parmi les gourmands de Rome. Il dépensa, à composer des sauces, un million cinq cent mille livres; et trouvant, par la révision de ses comptes, qu'il ne lui restoit plus que soixante mille écus, il s'empoisonna, dans la crainte de mourir de faim. »

14) PAGE 41, VERS 16.

Claude, foible héritier du pouvoir des Nérons,
Préféroit à la gloire un plat de champignons.

L'empereur Claude avoit une très-grande prédilection pour les champignons; il en fut empoisonné par Agrippine, sa nièce et sa quatrième femme; mais, comme ce poison le rendit simplement malade, elle envoya chercher Xénophon son médecin, qui, feignant de lui donner

17) PAGE 43, VERS 1.

Je pourrois compulser d'innombrables chroniques;

Le lecteur sera bien aise de trouver ici quelques détails qui auroient passé les bornes d'un poëme, et qui complèteront ce qui nous reste à dire de la cuisine des anciens.

..... « Jules César mangeoit quelquefois en un seul repas le revenu de plusieurs provinces. Vitellius en faisoit quatre par jour; et, dans tous ceux qu'il prenoit chez ses amis, on ne dépensoit jamais moins de dix mille écus. Celui que lui donna son frère est célèbre. On y servit deux mille poissons d'élite, sept mille oiseaux engraissés, et tout ce que l'Océan et la Méditerranée peuvent fournir de plus délicat. Néron tenoit table depuis midi jusqu'à la nuit, avec des prodigalités monstrueuses. Géta se faisoit servir toutes sortes de mets par ordre alphabétique. Héliogabale traita douze de ses amis d'une manière in-

croyable. Il leur fit donner à chacun des animaux en vie de l'espèce de ceux qui avoient été servis; il voulut qu'ils emportassent tous les vases de cristal, d'or et de pierreries dans lesquels ils avoient bu; et il est à remarquer qu'il en faisoit donner de nouveaux chaque fois qu'ils demandoient à boire. Il leur mit sur la tête une couronne entretissue de feuillages d'or, et leur donna à chacun un char superbe et bien attelé, pour s'en retourner chez eux. Jamais il ne mangeoit de poisson quand il étoit près de la mer; et quand il en étoit éloigné, il s'en faisoit servir en eau marine.....

» Dans les derniers temps de la république, dit Pacatus, on n'étoit pas content, si, au milieu de l'hiver, les roses ne nageoient pas dans le vin de Falerne; et si, dans l'été, on ne l'avoit fait rafraîchir dans des vases d'or. Il falloit, au travers des périls de la mer, aller chercher des oiseaux du Phase..... Après la conquête de l'Asie, on introduisit les chanteuses et les baladines.....

(Rév. de Vertot.)

« Rien n'est comparable, pour la profusion, au banquet



d'Assuérus, qui traita, pendant six mois, tous les princes et gouvernans de son état, et tint, pendant sept jours entiers, des tables couvertes pour tout le peuple de la grande ville de Suze.....

» Ces excès ont été vus dans des temps plus voisins de nous. Au rapport de Pie III, Sindrigile, duc de Lithuanie, ne faisoit jamais de repas où on ne servît trente sortes de viandes; et il restoit six heures à table. Le cardinal S. Sixte traita la fille de Ferdinand, roi de Naples, avec des dépenses incroyables. On donna à laver avec de précieuses odeurs, à tous les changemens de service; et, au moyen de la diversité et de la disposition des mets, on vit représenter sur les tables les travaux d'Hercule et une partie des métamorphoses.....

NOTES

DU

CHANT DEUXIÈME.

---

18) PAGE 48, VERS 5.

Je dois en convenir, vous n'aviez pas encor
Atteint l'âge avancé de la mélancolie ;

VOYEZ un livre nouveau, intitulé : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, par madame de Staël-Holstein. On y voit que

les anciens n'avoient point encore atteint l'âge de la mélancolie, laquelle *est une source de perfectibilité*.

[19]) PAGE 49, VERS 6.

Faites cas de celui qui, fier de son talent,
S'estime votre égal, et, d'un air important,
Auprès de son fourneau que la flamme illumine,
Donne avec dignité des lois dans sa cuisine;

« J'ai vu, dit Montaigne, parmi nous un de ces artistes qui avoit servi le cardinal Caraffe. Il me fit un discours de cette *science de gueule* avec une gravité et une contenance magistrale, comme s'il eût parlé de quelque grand point de théologie. Il me déchiffra les différences d'appétit, celui qu'on a à jeun, et celui qu'on a après le second et tiers service; les moyens tantôt de lui plaire, tantôt de l'éveiller et piquer; la police des sauces, premièrement en général, et puis particularisant les qualités des ingrédiens et leurs effets; les différences des salades selon leur saison, celle qui doit être réchauffée,

celle qui veut être servie froide, la façon de les orner et embellir pour les rendre plaisantes à la vue. Après cela il entra en matière sur l'ordre du service, plein de belles et importantes considérations :

Nec minimo sanè discrimine refert,
Quo gestu lepores et quo gallina secetur.

Et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles, et de celles-là même qu'on emploie à traiter du gouvernement d'un empire. Il m'est souvenu de mon homme.

20) PAGE 53, VERS 18.

Ne vous permettez pas de dîner tous les jours
A l'heure où le soleil a terminé son cours;

Un plaisant a dit que les Parisiens, à force de retarder l'heure de leur dîner, finiroient par ne dîner que le lendemain.

21) PAGE 57, VERS 2.

O vous, que mes leçons n'auront point satisfaits,
J'ose vous renvoyer *au Cuisinier français*,
Au trésor de Comus, catéchisme ordinaire
De l'artiste grossier, du valet mercenaire,
Qui pense avoir atteint le secret de son art,
Quand il sait apprêter une omelette au lard.

Ce n'est pas une chose si aisée que de bien faire une omelette. Voici ce qui est arrivé, à ce sujet, au grand Condé :

« Dans une des courses militaires de ce prince, dit Gourville dans ses mémoires, toutes ses provisions consistoient en quelques paniers de pain, auquel j'avois fait ajouter du vin, des œufs durs, des noix et du fromage. Avec ces provisions, nous marchâmes bien avant dans la nuit, et entrâmes dans un village où il y avoit un cabaret. On y demeura trois ou quatre heures; et, n'y ayant trouvé que des œufs, le grand Condé se piqua de bien faire une omelette. L'hôtesse lui ayant dit qu'il falloit la tourner pour la mieux faire cuire, et lui ayant enseigné

à-peu-près comme il falloit faire, l'ayant voulu exécuter, il la jeta bravement du premier coup dans le feu. Je priai l'hôtesse d'en faire une autre, et de ne pas la confier à cet habile cuisinier.... »

22) PAGE 58, VERS 13.

J'ai chanté le gigot dans un temps plus prospère :
De mon amour pour lui je fis l'aveu sincère.

Il est nécessaire, pour l'intelligence de ces vers, de rapporter ma *profession de foi en cuisine*, imprimée, il y a quelques années, dans le *Mercure de France*. J'avois à cette époque, je l'avoue, des idées bien mesquines sur la cuisine. On a vu combien j'ai changé.

MA PROFESSION DE FOI EN CUISINE.

Epître à ma cousine.

Enfin, mon aimable cousine,
J'ai rencontré cette Isabeau,
Cette virtuose en cuisine.
Son talent sans doute est fort beau,

Pour dédommager de sa mine,
Que je n'ai pas vue aussi fine
Que dans votre indulgent tableau.
On m'assure que l'Isabelle
Entend fort bien le fricandeau,
Et le civet, et la rouelle;
Qu'elle sait faire à l'aloyau
Une sauce toute nouvelle.
On dit surtout que son talent
Eclate principalement
Dans les poulets en fricassée.
Ce point arrête ma pensée.
Hélas! facile à prévenir,
Sans en demander davantage,
A mon sort je viens de l'unir
Pour trente-six écus de gage.
Ainsi, je vais couler mon temps
A l'abri de ma cuisinière.
La blanquette et la *buyandière*
Me distrairont quelques instans.
Je sais qu'un préjugé barbare
A toujours flétri ces deux plats;
Mon choix, aux hommes délicats,
Paroîtra bourgeois et bizarre;
Mais moi qui n'en rougirai pas,
Dans mon très-modeste ménage,
Libre, paisible et bien soigné,
Je vais vivre et manger en sage,
De trois plats, et pas davantage,
Mais où rien ne soit épargné.
Fi de cette chère importune,

Qui semble nourrir par les yeux !
Faisons comme nos bons aïeux,
Qui, du pot et de sa fortune,
Vivoient bien, et s'en portoient mieux.
Chassons à jamais de nos tables,
Ces plats savamment détestables,
Enfans du luxe et de l'orgueil,
Qui, fort agréables à l'œil,
A l'estomac insupportables,
Nous acheminent au cercueil
Par des coliques honorables.
J'aime mieux un tendre gigot,
Qui, sans pompe et sans étalage
Se montre avec un entourage
De laitue ou de haricot.
Gigot, recevez mon hommage;
Souvent j'ai dédaigné pour vous,
Chez la baronne ou la marquise,
La poularde la plus exquise,
Et même la perdrix aux choux.
J'ai vu dévorer sans envie
Et le pâté de Périgueux,
Et des coulis ingénieux,
Et la tête la mieux farcie.
Heureux, et mille fois heureux,
Quand un cuisinier trop barbare,
Par un artifice bizarre,
Ne vous cachoit pas à mes yeux.
Je le déclare sans mystère,
Je ne sais rien dire à demi;
Oui, jusqu'au bout de ma carrière,

Gigot, vous serez mon ami.
Mais soyons justes : Dieu me garde
De vouloir jamais outrager
Des choses bonnes à manger !
Je rends justice à la poularde,
Et je respecte un bon canard.
Un levreau bien piqué de lard
Est une chose aussi fort bonne !
Car il ne faut fâcher personne.
Et jamais le fiel n'assaisonne
Mes écrits simples et sans fard.
En tout j'estime la nature.
Je blâme sans rémissions
Ces dangereuses mixtions,
Ces sauces à prétentions
Et ces viandes qu'on défigure
Par de folles inventions.
Je prévois bien que mes maximes
Seront de véritables crimes
Aux yeux des savans marmitons.
Ils vont crier au sacrilège...
Le Cuisinier français, ô ciel!
N'est-il pas un livre immortel?
Le roi séant en son conseil,
A pourtant mis son privilège
A ce livre si criminel...
— Je le sais ; mais j'ai le courage,
Dût tout Paris crier *haro*,
De n'en pas moins blâmer l'ouvrage:
Vitam impendere vero.
Je vous ai fait, belle cousine,

Dans cet écrit audacieux
L'aveu peut-être dangereux
De mes sentimens en cuisine;
Je me suis mis à découvert
Aux regards seuls de mon amie;
Mais vous pouvez à l'univers
Dire le secret de ma vie.
Je saurai braver les caquets
De ces empoisonneurs à gage,
Dont j'ai dévoilé les forfaits.
Non, je ne changerai jamais
De goût, non plus que de langage.
Je n'ajouterai plus qu'un mot:
Jusques à mon heure dernière,
J'estimerai la *buyandière*,
Et je défendrai le gigot.

Et vous aussi, belle parente,
Sur une amitié bien constante
Comptez au moins jusqu'au trépas.
A vos pieds je fais la promesse
De ne prodiguer ma tendresse
Qu'à vous seule... entre mes repas.

23) PAGE 59, VERS 6.

Laissons-les s'attendrir sur la brebis bêlante
Qui livre au coutelas sa tête caressante;
Laissons-les d'un agneau déplorer le trépas:
Leur fausse humanité ne m'en impose pas.

Voici un fragment d'un passage de Plutarque à ce sujet, tel qu'on le trouve traduit dans *l'Emile* de J. J. Rousseau:

« Tu me demandes, disoit Plutarque, pourquoi Pythagore s'abstenoit de manger de la chair de bêtes; mais moi je te demande, au contraire, quel courage d'homme eut le premier qui approcha de sa bouche une chair meurtrie; qui brisa de sa dent les os d'une bête expirante; qui fit servir devant lui des corps morts, des cadavres, et engloutit dans son estomac des membres qui, le moment d'auparavant, bêloient, mugissoient, marchoient et voyoient? Comment sa main put-elle enfoncer un fer dans le corps d'un être sensible? Comment

ses yeux purent-ils supporter un meurtre ? Comment put-il voir saigner, écorcher, démembrer un pauvre animal sans défense ? Comment put-il supporter l'aspect des chairs pantelantes ? Comment leur odeur ne lui fit-elle pas soulever le coeur ? Comment ne fut-il pas dégoûté, repoussé, saisi d'horreur, quand il vint à manier l'ordure de ses blessures, nettoyer le sang noir et figé qui le couvroit ?....

Les peaux rampoient sur la terre écorchées,
Les chairs au feu mugissoient embrochées ;
L'homme ne put les manger sans frémir,
Et dans son sein les entendit gémir.

« Voilà ce qu'il a dû imaginer la première fois qu'il surmonta la nature, pour faire cet horrible repas ; la première fois qu'il eut faim d'une bête en vie, qu'il voulut se nourrir d'un animal qui paissoit encore, et qu'il vit comment il falloit égorger, dépécer, cuire la brebis qui lui léchoit les mains. »

24) PAGE 60, VERS 5.

Faites preuve d'usage et de délicatesse.

M. Delille, en avril 1786, étant à dîner chez Marmontel, son confrère, raconta ce qu'on va lire au sujet des usages qui s'observoient à table dans la bonne compagnie. On parloit de la multitude des petites choses qu'un honnête homme est obligé de savoir dans le monde pour ne pas courir le risque d'y être bafoué. « Elles sont innombrables, dit M. Delille; et, ce qu'il y a de fâcheux, c'est que tout l'esprit du monde ne suffiroit pas pour faire deviner ces importantes vétilles. Dernièrement, ajouta-t-il, l'abbé Cosson, professeur de belles-lettres au collège Mazarin, me parla d'un dîner où il s'étoit trouvé, quelques jours auparavant, avec des gens de la cour, des cordons bleus, des maréchaux de France, chez l'abbé de Radouvilliers à Versailles. Je parie, lui dis-je, que vous y avez fait cent incongruités. — Comment donc, reprit

vivement l'abbé Cosson, fort inquiet? Il me semble que j'ai fait la même chose que tout le monde. — Quelle présomption! Je gage que vous n'avez rien fait comme personne. Mais voyons, je me bornerai au dîner; et d'abord que fîtes-vous de votre serviette en vous mettant à table? — De ma serviette! Je fis comme tout le monde; je la déployai, je l'étendis sur moi, et l'attachai par un coin à ma boutonnière. Eh bien! mon cher, vous êtes le seul qui ayez fait cela; on n'étale point sa serviette, on la laisse sur ses genoux. Et comment fîtes-vous pour manger votre soupe? — Comme tout le monde, je pense. Je pris ma cuiller d'une main et ma fourchette de l'autre... — Votre fourchette, bon Dieu! Personne ne prend de fourchette pour manger sa soupe; mais poursuivons. Après votre soupe, que mangeâtes-vous? — Un œuf frais. — Et que fîtes-vous de la coquille? — Comme tout le monde; je la laissai au laquais qui me servoit. — Sans la casser? — Sans la casser. — Eh bien! mon cher, on ne mange jamais un œuf sans briser la coquille; et après votre œuf? — Je demandai *bouilli*. — Du

bouilli! Personne ne se sert de cette expression; on demande du bœuf et point de bouilli; et après cet aliment? — Je priai l'abbé de Radouvilliers de m'envoyer d'une très-belle volaille. — Malheureux! de la volaille! On demande du poulet, du chapon, de la poularde; on ne parle de volaille qu'à la basse-cour.... Mais vous ne dites rien de votre manière de demander à boire. — J'ai, comme tout le monde, demandé du Champagne, du Bordeaux, aux personnes qui en avoient devant elles. — Sachez donc qu'on demande du *vin de Champagne*, du *vin de Bordeaux*.... Mais dites-moi quelque chose de la manière dont vous mangeâtes votre pain. — Certainement à la manière de tout le monde : je le coupai proprement avec mon couteau. — Eh! on rompt son pain ; on ne le coupe pas... Avançons. Le café, comment le prîtes-vous? — Eh! pour le coup, comme tout le monde; il étoit brûlant; je le versai par petites parties de ma tasse dans ma soucoupe. — Eh bien! vous fîtes comme ne fit sûrement personne : tout le monde boit son café dans sa tasse, et jamais dans sa soucoupe. Vous

voyez donc, mon cher Cosson, que vous n'avez pas dit un mot, pas fait un mouvement qui ne fût contre l'usage. L'abbé Cosson étoit confondu, continua M. Delille. Pendant six semaines il s'informoit à toutes les personnes qu'il rencontroit de quelques-uns des usages sur lesquels je l'avois critiqué. » M. Delille lui-même les tenoit d'une femme de ses amies, et avoit été long-temps à se trouver ridicule dans le monde, où il ne savoit comment s'y prendre pour boire et manger conformément à l'usage.

25) PAGE 60, VERS 8.

Jouissez lentement, et que rien ne vous presse;
Gardez qu'en votre bouche un morceau trop hâté,
Ne soit en son chemin par un autre heurté.

Boileau a dit dans l'*Art poétique :*

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,
Ne soit en son chemin par une autre heurtée.

26) PAGE 60, VERS 15.

Vous devez accueillir cet adroit parasite
Qui chez vous quelquefois s'introduit et s'invite.
. . . .
Son heureux appétit vous amuse et vous plaît.

Parmi les modernes, on peut citer Montmaur, le plus fameux parasite de son temps. Il naquit en Limousin en 1576, et mourut à Paris en 1648. C'étoit un homme riche, mais avare. Il disoit à ses amis : *fournissez les viandes et le vin, et je fournirai le* SEL. Etant un jour à table avec un grand nombre de ses amis qui chantoient, parloient et rioient tous à la fois : *Ah! messieurs*, dit-il, *un peu de silence, on ne sait ce qu'on mange*. Furetière fit contre lui l'épigramme qui suit:

Montmaur ne trouva dans la Bible
Rien d'incroyable ou d'impossible,
Sinon quand il voit que cinq pains
Rassasièrent tant d'humains,
Et que, pour comble de merveilles,
Il en resta douze corbeilles.

Bon Dieu, dit-il, pardonnez-moi,
Le miracle excède ma foi;
Sans doute le texte en ajoute;
Que n'étois-je là pour le voir?
Je ne crois pas que ton pouvoir
En eût fait rester une croûte.

Il est important de rappeler ici les différentes significations qu'a eues le mot *parasite*, dans l'antiquité et chez les modernes. Le titre de *parasite* étoit autrefois très-honorable; il a eu le même sort que celui de *philosophe*. Les Romains nommoient les parasites *epulones*; ils étoient préposés dans les temples à recevoir l'offrande des premiers fruits; ils étoient chargés de les distribuer au peuple, et d'en conserver pour les festins consacrés aux divinités. Presque tous les dieux avoient leurs *parasites*, lesquels, disent les historiens, faisoient aussi certains sacrifices avec les femmes qui n'avoient eu qu'un mari. Ces hommes qui mangeoient à la table des dieux, qui étoient convives de Jupiter, de Bacchus, d'Apollon, jouirent d'abord d'une grande considération chez les peuples; mais on s'apperçut bientôt qu'ils avoient un gros appétit, et

qu'ils mangeoient la part de leurs divins hôtes. Ils finirent par s'avilir, en se ménageant, sous le prétexte du service des dieux, l'entrée des grandes maisons; ils s'y conduisirent comme dans les temples; et, tout en louant le maître de la maison, comme ils avoient loué Jupiter ou Hercule, ils dévoroient les mets réservés à la famille. Alors on nomma parasites les flatteurs et les complaisans, qui, pour se procurer un bon dîner, sacrifioient toute probité et délicatesse. Les Romains, en les recevant à leur table, usoient du droit de les ridiculiser, de les baffouer, et même de les battre, usage qui ne s'est pas conservé jusqu'à nos jours; car un parasite est aujourd'hui l'*ami de la maison*, et les louanges qu'il donne sont prises pour de la bonne monnoie. On les trouve fort amusans; et beaucoup de gens qui mangent leur fortune sans appétit, sont enchantés d'avoir à leur table ces sortes de complaisans, qui dissipent quelquefois l'ennui qu'entraînent les richesses et la satiété.

NOTES

DU

CHANT TROISIÈME.

27) PAGE 68, VERS 16.

Dites que Dentatus, qui triompha deux fois,
Dans un vase grossier faisoit cuire des pois,
Lorsque les envoyés d'une foible puissance
Vinrent de son crédit implorer l'assistance.

Il y a ici une petite infidélité. Dentatus ne faisoit point cuire des pois, mais bien positivement des raves. Voici ce que dit l'histoire sur Dentatus :

« Curius Dentatus fut trois fois consul, et jouit deux

fois des honneurs du triomphe. Les ambassadeurs des Samnites l'ayant trouvé qui faisoit cuire des *raves* dans un pot de terre, à la campagne où il s'étoit retiré après ses victoires, lui offrirent des vases d'or pour l'engager à prendre leurs intérêts. Le Romain les refusa, en disant fièrement : « Je préfère ma vaisselle de terre à vos vases » d'or ; je ne veux pas être riche, content dans ma pau- » vreté de commander à ceux qui le sont. »

Voici la vérité heureusement rétablie. Il ne faut jamais altérer l'histoire, lors même qu'il ne s'agit que de *raves cuites*.

28) PAGE 69, VERS 3.

Cites, pour vous donner un air plus érudit,
La loi qui des Romains condamnoit l'appétit,
Cette loi *famia*, bizarre, impolitique,
Qui ne fit qu'enhardir la débauche publique.

Macrobe dit qu'au temps de la loi *famia*, qu'on avoit publiée pour réprimer la débauche du peuple, plusieurs

sénateurs vinrent ivres opiner au sénat sur le salut de la république. Cette loi, entr'autres choses, ne permettoit pas de dépenser plus de cent asses à un repas, *centenos æris* ; ce qui revenoit environ à cinquante sols de notre monnoie. La loi *orchia* régloit le nombre des convives qu'on pouvoit inviter...

29) PAGE 69, VERS 8.

Racontez que dans Rome un barbot fut payé
Plus de deux cents écus, argent bien employé,
Qui fit dire à Caton, dans son triste délire,
Qu'il ne répondoit plus du salut de l'empire.

Un barbot fut effectivement acheté à Rome jusqu'à deux cent cinquante écus ; ce qui fit dire à Caton qu'il doutoit du salut d'une ville, où un poisson étoit vendu plus cher qu'un bœuf.

30) PAGE 69, VERS 10.

Ajoutez que dans Naple un généreux tyran
Paya cent écus d'or la sauce d'un faisan.

On attribue ce trait à Muleasse, roi de Tunis, et cela se passa à Naples.

31) PAGE 69, VERS 12.

Puisez dans Martial, dans Pétrone et Plutarque;
Ils présentent des faits bien dignes de remarques.

Lisez, pour vous orner l'esprit et vous mettre en état de parler savamment en Gastronomie, la description que Pétrone fait des festins de Trimalcion, c'est-à-dire, de Néron; lisez les Œuvres morales de Plutarque, ses *propos de table*, etc.; les épigrammes de Martial. *Jules*

Cæsar bullengerus juliodunensus è soc. Jesus de conviviis. Guidomi Panciroli rerum perditarum, cum comentariis Salmulh, titulum de cibi capiendi modo veteribus usitato. Le petit volume *in*-12 que le fameux écrivain de *la Vie des Papes* a dédié au cardinal Roverella, sous ce titre : *Bap. Platinæ Cremonensis de honestate voluptate et valetudine libri decem.* Dans cet ouvrage, Platina décrit l'art de préparer les mets d'une manière qu'il dit agréable et utile pour la santé...

12) PAGE 69, VERS 14.

Surtout si vous voulez charmer vos auditeurs,
Racontez les exploits de quelques gros mangeurs.

Voici les exemples les plus saillans qu'on puisse citer : Maximin mangeoit soixante livres de viande par jour : Albinus engloutit dans une matinée cinq cents figues,

cent pèches, dix melons, vingt livres de muscat, cent becfigues et quarante douzaines d'huîtres. Phagon dévora devant Aurelius un sanglier, un cochon, un mouton et cent pains; il but une pièce de vin. Domitius, africain, et Audebonte, roi d'Angleterre, périrent à table de trop manger. L'histoire romaine nous fournit plusieurs exemples de buveurs extraordinaires, qu'il est bon de citer à table. Les femmes même se livroient au vin; et on en a vues qui, à toutes les santés qu'elles portoient, buvoient autant de coups qu'il y avoit de lettres en leur nom. Pison fut fait préteur par Tibère, pour avoir bu pendant trois nuits. Flacus eut la province de Syrie pour un pareil exploit. Novellus avala d'une haleine trois grandes mesures de vin, en présence du même empereur....

Le *Journal des Défenseurs*, en rendant compte de *la Gastronomie* avec beaucoup d'indulgence, m'a indiqué l'anecdote suivante :

« Le maréchal de Villars avoit un Suisse qui mangeoit

énormément. Le maréchal un jour le fit venir : Combien mangerois-tu d'aloyaux, lui dit-il ? — Ah ! monseigneur, pour moi falloir pas beaucoup, cinq à six tout au plus. — Et combien de gigots ? — De gigots ! pas beaucoup, sept à huit. — Et de poulardes ? — Oh ! pour les poulardes, pas beaucoup, une douzaine. — Et de pigeons ? — Oh ! pour ce qui est des pigeons, monseigneur, pas beaucoup, quarante, peut-être cinquante, selon l'appétit. — Et des alouettes ? — Des alouettes ! monseigneur, toujours. »

33) PAGE 72, VERS 14.

Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne.

Le bailli de Suffren étant à Achem, dans l'Inde, une députation de la ville vint lui demander audience au moment où il étoit à table. Comme il étoit gourmand et n'aimoit point à être troublé dans ses repas, il imagina plaisamment, pour se débarrasser de la députation, de lui faire dire qu'un article de la religion chrétienne dé-

fendoit expressément à tout chrétien à table de s'occuper d'autres choses que de manger, cette fonction étant d'une grande importance. La députation se retira très-respectueusement en admirant l'extrême dévotion du général français.

34) PAGE 78, VERS 5.

Ainsi finit Vatel, victime déplorable,
Dont parleront long-temps les fastes de la table.

Voici la lettre où madame de Sévigné rend compte de cet évènement à madame de Grignan. Je me suis servi de ses propres termes, autant que la poésie a pu me le permettre :

« Le roi arriva le jeudi au soir ; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa ; il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners auxquels on ne s'étoit point attendu. Cela saisit Vatel ; il dit plusieurs fois : « Je

» suis perdu d'honneur ; voici une affaire que je ne sup-
» porterai pas. » Il dit à Gourville : « La tête me tourne ;
» il y a douze nuits que je n'ai dormi ; aidez-moi à donner
» des ordres. » Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avoit manqué, non pas à la table du roi, mais à la vingt-cinquième, lui revenoit toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le prince ; M. le prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : « Vatel, tout va
» bien ; rien n'étoit plus beau que le souper du roi. » Il répondit : « Monseigneur, votre bonté m'achève ; je sais
» que le rôti a manqué à deux tables. — Point du tout,
» dit M. le prince, ne vous fâchez point, tout va bien. » Minuit vient : le feu d'artifice ne réussit point ; il fut couvert d'un nuage ; il coûtoit seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout ; il trouve tout endormi. Il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit seulement deux charges de marée ; il lui demande : « Est-ce là tout ? — Oui, monsieur. » Il ne savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend

quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point; sa tête s'échauffoit; il crut qu'il n'y auroit point d'autre marée. Il trouva Gourville; il lui dit: « Monsieur, je ne » survivrai point à cet affront-ci. » Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étoient pas mortels, qu'il tomba mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang. On court à M. le prince qui fut au désespoir. M. le duc pleura; c'étoit sur Vatel que tournoit tout son voyage de Bourgogne. M. le prince le dit au roi fort tristement. On dit que c'étoit à force d'avoir de l'honneur à sa manière. On le loua fort, on loua et blâma son courage... »

NOTES

DU

CHANT QUATRIÈME.

35) PAGE 86, VERS 2.

C'est ainsi qu'un héros célèbre à plus d'un titre,
A daigné dans Postdam adresser une épître
A l'illustre Noël, digne du noble emploi
De commander en chef les cuisines d'un roi.

Le grand Frédéric a adressé l'épître suivante à Noël, son cuisinier : ce n'est assurément pas pour cette épître qu'il a été proclamé grand ; il faisoit les vers en roi qui

a droit de compter sur les applaudissemens, et qui se soucioit peu apparemment de les mériter en ce genre.

Au sieur Noël, maître-d'hôtel.

Je ne ris point; vraiment, monsieur Noël,
Vos grands talens vous rendront immortel.
Sans doute il est plus d'un moyen de l'être;
Qui dans son art surpasse ses égaux,
Qui s'applanit des chemins tout nouveaux,
Est dans son genre un habile, un grand maître
Des cuisiniers vous êtes le héros.

Vous possédez l'exacte connoissance
Des végétaux; et votre expérience
Assimilant discrètement leurs sucs,
Sait les lier au genre de ses sauces,
Au doux parfum des jasmins et des roses,
Qui font le charme et des rois et des ducs.

Si quelque jour il vous prend fantaisie
D'imaginer un ragoût de momie;
En l'apprêtant de ce goût sûr et fin,
Et des extraits produits par la chimie;
L'illusion, le prestige et la faim
Nous rendront tous peut-être antropophages.

Mais non, laissons ces repas aux sauvages;
Même épargnons la chair des animaux;
Prodiguez-nous plutôt ces végétaux;
Ils sont plus sains, plus faits pour nos usages.

Que de filets par vous imaginés,
Que de pâtés par vos mains façonnés,
Que de hachis, de farces délectables,
Dont nos palais toujours plus enchantés,
Sont mollement châtouillés et flattés!

Auteur fécond de ces mets admirables,
Que cent festins ne sauroient épuiser,
Vous inventez et savez composer
Ce que jamais aucun de vos semblables
Ne produisit pour s'immortaliser.

Aussi jamais, croyez-moi, la cuisine
Égyptienne, ou grecque, ou bien latine,
Ne put atteindre à la perfection
Où la porta votre esprit qui combine,
Et votre vive imagination.

Ce Lucullus, fameux gourmet de Rome,
Dans ses banquets, au salon d'Apollon,
Festins fameux que Cicéron renomme,
Ne goûta rien d'aussi fin, d'aussi bon,
Que cette bombe à la Sardanapale,
Ce mets des Dieux, qu'aucun ragoût n'égale,
Dont vous m'avez régalé ce midi.

Si l'on pouvoit ranimer Épicure;
Si la vertu de quelque saint hardi
Pouvoit encor le rendre à la nature,
Combien Noël en seroit applaudi!
Il choisiroit Noël pour son apôtre:
Il l'est déjà; car son travail vanté,
En tout palais prêche la volupté;
A nous tenter plus séduisant qu'un autre,
Il est vainqueur de la frugalité;
Et surpassant le philosophe antique,
Noël réduit ses leçons en pratique;
Ses mets exquis amorçant les Prussiens,
Les ont changés en Épicuriens.

Au temps passé, la volupté grossière,
Sans méditer sur des mets délicats,
Se contentoit de surcharger les plats,
Pour assouvir sa dent carnassière.
On étoit loin de nos raffinemens,
On ignoroit nos assaisonnemens;
On recherchoit la viande la plus rare:
Ce qui coûtoit le plus, passoit pour bon.

Pétrone ainsi peint le festin bizarre
Que lui donna certain Trimalcion.
On y servoit avec profusion
Des animaux entiers de toute espèce;
D'un porc surtout le cadavre hideux,
Si révoltant, si choquant à nos yeux,
Fut étalé, rôti tout d'une pièce;
Dès que ses flancs furent tranchés en deux,

On en tira l'oiseau brillant du Phase,
Chapons, dindons, becfigues et perdrix.
Les conviés tous ravis, en extase,
A cet aspect jetèrent de grands cris;
Le cuisinier fut loué par bêtise;
Chacun mangea selon sa friandise;
On dévora le porc et ses débris.

Qui serviroit à présent à ses hôtes
Un tel repas? Au lieu d'être loué
Des successeurs des Térences, des Plautes,
En plein théâtre on seroit bafoué.
Les fins gourmets, à table délicate,
Ne souffrent point qu'un chétif gargotier
Grossièrement travaille à la Sarmate.
On veut surtout, qu'habile en son métier,
Par des ragoûts dont la saveur nous flatte,
L'artiste ait l'art de nous rassasier.
Il faut encore, et j'allois l'oublier,
Que toute table élégamment servie,
Évite en tout l'air d'une boucherie;
Qu'un rôt coupé ne soit jamais sanglant:
Un tel objet d'horreur est révoltant.
Un cuisinier qui brigue la louange,
Doit déguiser les cadavres qu'on mange.
En cent façons il peut les disséquer;
D'ingrédiens il compose un mélange,
La farce enfin lui sert à tout masquer.

Voilà par où le fameux Noël brille,
Il imagine, et jamais il ne pille

De vieux menus d'autres maîtres-d'hôtels;
C'est un Newton dans l'art de la marmite,
Un vrai César en fait de lèchefrité;
Et, surpassant nos héros actuels,
Il les vaut tous aux palais sensuels.

Mais si ces vers tomboient à l'improviste
Entre les mains d'un bourru janséniste,
Zélé dévôt et prompt à s'enflammer,
Je crois d'ici l'entendre déclamer
Contre ce monstre impie et sybarite,
Qui prôna trop la volupté maudite,
Et vous loger l'auteur, sans le nommer,
Au gouffre affreux que Lucifer habite.

Tout doux, tout doux, monsieur le cénobite;
Plus de bon sens; de grâce, point d'humeur;
Entre nous deux, c'est la raison, docteur,
Qui seule doit juger notre querelle.
A ses décrets ne soyez point rebelle;
Elle vous dit, si vous pouvez l'ouïr:
« Prétends-tu donc laisser évanouir
» Les dons du ciel qu'il verse en abondance?
» S'il les donna, selon toute apparence,
» Ce fut afin que l'on en pût jouir. »
User de tout, c'est le conseil du sage;
Savoir jouir sans abuser de rien;
Souffrir le mal, s'il vient, avec courage,
Et bien goûter l'avantage du bien.
Hâtez-vous donc, Noël, servez la table;
Je sens déjà le parfum délectable

De vos ragoûts; on vient me les offrir.
Allons goûter de vos métamorphoses;
Car, puisqu'enfin, si l'on ne veut mourir,
Tout homme doit chaque jour se nourrir,
Ne nous donnez que d'excellentes choses!

36) PAGE 84, VERS 10.

On a senti de loin cet énorme fromage,
Qui doit tout son mérite aux outrages du temps.

Un Allemand nommé Martin Schookius, a fait un livre sur cette sorte de fromage, intitulé *de Aversione Casei*, de l'aversion du fromage. Je n'ai jamais pu me procurer cet ouvrage, qui auroit été d'un grand prix pour moi. Cela me fait souvenir d'avoir lu quelque part, qu'un autre Allemand avoit fait un gros livre sur un zest de citron : c'est le comble de l'art et du talent.

37) PAGE 93, VERS 1.

Qu'un ignorant artiste, émule de Mignot,
Nouvel empoisonneur, assaisonne leur pot.

Mignot, cuisinier, vivoit du temps de Boileau. Celui-ci le traita, comme on sait, d'empoisonneur dans sa satire du repas. Le cuisinier offensé porta sa plainte au magistrat, qui le renvoya en lui disant que l'injure dont il se

plaignoit n'étoit qu'une plaisanterie dont il devoit rire tout le premier. Cette raison, bien loin d'apaiser le traiteur, ne fit qu'irriter sa colère : il résolut de se faire justice lui-même. Il s'avisa d'un expédient tout nouveau. Il avoit la réputation de faire d'excellens biscuits, et tout Paris en envoyoit chercher chez lui. Il sut que l'abbé Cottin avoit fait une satire contre Boileau, leur ennemi commun : Mignot la fit imprimer à ses dépens ; et quand on venoit demander des biscuits, il les enveloppoit dans la feuille qui contenoit la satire imprimée, afin de la répandre dans le public, associant ainsi ses talens à ceux de l'abbé Cottin. Quand Boileau vouloit se réjouir avec ses amis, il envoyoit chercher des biscuits chez Mignot pour avoir la satire de Cottin. Cependant la colère de Mignot s'appaisa, quand il vit que la satire où Boileau le traitoit d'empoisonneur, loin de le décrier, l'avoit rendu célèbre. En effet, depuis ce temps-là tout le monde vouloit aller chez lui. Mignot s'est enrichi dans sa profession, et il faisoit gloire d'avouer qu'il devoit sa fortune à Boileau.

FIN DES NOTES.

LETTRE

CRITIQUE, POLITIQUE, MORALE ET PHILOSOPHIQUE,

A L'AUTEUR

DU POËME DE LA GASTRONOMIE.

VOTRE poëme a eu du succès, monsieur; vous avez bien dû vous imaginer que je ne le laisserois pas passer sans l'attaquer: et c'est ce que je vais faire, de manière à ce qu'il ne puisse s'en relever non plus que vous; car un poëte est tellement identifié avec ses vers, qu'on ne peut les frapper sans qu'il s'en ressente toute sa vie. Vous vous en ressentirez donc, à ce que j'espère. Je ne vous connois point; je ne vous ai ja-

mais vu; mais je jouis d'avance de votre rage, de votre désespoir, et des grimaces que vous allez faire en lisant cette lettre.

Avant d'entrer en matière, je dois dire un petit mot de votre personne. Je vous soupçonne fort, si vous voulez que je vous le dise, d'avoir toutes sortes de vices et de mauvaises habitudes; et je crois que je ne risque rien d'abord de vous habiller à la manière du philosophe de Ferney; c'est-à-dire de vous traiter de *cuistre*, de *cocher de fiacre*, de *vermisseau* et de *chien hargneux*.... Ce sont là des termes d'usage, qui à la vérité ne tirent pas à conséquence; mais je me réserve de prendre des informations sur votre vie privée, sur votre famille, sur vos amis, sur vos liaisons particulières; et, à la suite de tout cela, il y aura bien du malheur, et je serai un sot, si je ne fais pas de vous un homme à jeter par les fenêtres.

Vous débutez par dire *que vous n'êtes point jaloux*. Vous en imposez sûrement au public. En votre qualité de mauvais poëte, vous devez être jaloux comme un tigre ; et je suis sûr que vous entrez en fureur toutes les fois qu'il vous tombe entre les mains quelques bons vers, quand ce ne seroit que les miens, qui sont entre les mains de tout le monde. Quant aux vôtres, je les examinerai de près, vous pouvez y compter; et je n'en laisserai pas échapper un seul sans y trouver une faute ou une sottise, s'il plaît à Dieu.

Vous dites, d'après le cinquième livre d'Athénée, qu'un certain Archestrate, ami d'un des fils de Périclès, a composé une *Gastronomie;* et vous donnez à entendre, dans une note, que ce poëme n'est pas venu jusqu'à nous. Je gagerois bien que vous l'avez déterré dans quelque coin, et que vous en avez pris tout ce qui vous a convenu. Vous voilà dono

dépouillé du mérite de l'invention, et réduit au titre de plagiaire, qui est le plus infâme qu'il y ait dans la littérature.

Voyons quelques-unes de vos assertions sur la cuisine des anciens. Vous dites dans votre premier chant :

Dans un jour d'appareil, une biche, un mouton
Suffisoient au dîner des vainqueurs d'Ilion.
Ulysse fut, dit-on, régalé chez Eumée
De deux cochons rôtis qui sentoient la fumée.
Pour donner un repas plus honnête et plus beau,
Le fils de Télamon fit bouillir un taureau.....

Où avez-vous pris, monsieur, que les cochons qu'on servit à Ulysse sentoient la fumée? Homère ne dit pas un mot de cela; je n'ai rien trouvé de semblable dans les commentateurs; et vous avez pris, comme on dit, cette fumée sous votre bonnet. Ulysse trouva,

au contraire, ces cochons excellens et cuits à propos. Cela n'est rien, et vous en dites bien d'autres.

Et les orientaux, plus savans cuisiniers,
Mélangèrent leurs mets d'une façon nouvelle,
Des premiers fricandeaux donnèrent le modèle.....

Vous avancez là un fait dénué de tout fondement. Les fricandeaux nous viennent évidemment d'Italie, et ne remontent pas plus loin que le beau siècle de Léon X : ils ne sont guère connus en France que depuis l'époque où Catherine de Médicis amena avec elle des cuisiniers de Florence, lesquels introduisirent l'usage de larder des tranches de veau, et même de bœuf.

Passons à une autre de vos bévues :

Des ragoûts les plus fins Marc-Antoine idolâtre,
Au sortir d'un dîner donné pour Cléopâtre,
Ivre de bonne chère, et grand dans ses amours,
Fit présent d'une ville avec ses alentours

A l'artiste fameux qui traita cette reine ;
Présent digne en effet de la grandeur romaine !

Avouez que les *alentours* sont là uniquement pour la rime. J'ai relu à ce sujet Tite-Live, Sénèque, et tous les historiens du temps ; tous me prouvent que vous en imposez, et que Marc-Antoine s'est contenté de donner la ville, sans les alentours. Quand on cite les anciens, monsieur, il faut être exact, et ne pas induire le public en erreur sur les choses les plus importantes. Mais voyons un peu votre second chant. Dès votre début vous osez attaquer un sexe dont le mérite a été prouvé jusqu'à l'évidence par un poëme nouveau. Voici une de vos calomnies :

Vous n'éviterez pas, aux pieds de vos maîtresses,
Les noires trahisons de ces enchanteresses,
Qui, sur le chevet même où dort la volupté,
Rêvent la perfidie et l'infidélité.

Vous ignorez, monsieur, ou vous feignez d'ignorer que l'infidélité et la perfidie ne doivent plus tourner à la honte des femmes, depuis que L..... a dit, en parlant d'une dame fort méritante : *Vertueuse adultère !* Le même poëte a dit de plus, à la louange des femmes, que sans elles nous n'aurions ni mère, ni grand'mère, ni tante, ni nièce, ni sœur. D'après cela, monsieur, vous feriez bien de vous taire sur leur compte, si vous n'avez rien à ajouter à cette vérité.

Vous poussez l'impertinence beaucoup plus loin quand vous dites que nous *n'avons plus l'estomac de nos pères*, et que *les progrès des lumières semblent avoir changé nos appétits*..... Vous osez attaquer le siècle des lumières, et vous voudriez faire croire que les estomacs ont dégénéré ! Apprenez, monsieur, que les savans et les philosophes ont toujours le même appétit qu'au siècle d'Auguste et de

Louis XIV. Si vous n'êtes pas ruiné, comme vous méritez de l'être, donnez-moi un jour à dîner, et je vous convaincrai de la fausseté de votre assertion. Je veux bien croire que certains estomacs se sont rétrécis: beaucoup de gens, il est vrai, mangent leur bien sans appétit; mais cela ne vous regarde pas. J'ai ouï dire d'ailleurs que vous étiez très-sobre vous-même, et que vous ne buviez que de l'eau; ce qui est une preuve, pour le dire en passant, d'un caractère faux et dissimulé, comme le dit très-bien le citoyen de Genève.

Mais comment vous permettez-vous, dans le même passage, d'attaquer et de tourner en dérision la mélancolie, qui est devenue à la mode, et dont toutes les femmes spirituelles font maintenant profession? On voit bien que vous n'avez jamais vu que la mauvaise compagnie. Vous n'êtes pas en état d'apprécier ce sentiment exquis et profond, qui fait les délices

de toutes les sociétés d'un certain ordre, et vous ne savez pas ce qu'il y a à gagner avec les femmes mélancoliques.

Dans un autre passage de votre poëme, vous renvoyez dédaigneusement ceux qui ne seront pas satisfaits

Au *Cuisinier français*,
Au *Trésor de Comus*, catéchisme ordinaire
De l'artiste grossier, du valet mercenaire
Qui pense avoir atteint le secret de son art
Quand il sait apprêter une omelette au lard.

Je suis du nombre de ceux qui ne sont point satisfaits, et je préfère *le Cuisinier français* à votre impertinente *Gastronomie* : il est, sans contredit, mieux écrit, mieux pensé, mieux raisonné. Dans votre second service, vous êtes obligé d'avoir recours à ce chef-d'œuvre que vous dénigrez, et vous empruntez sans façon de lui le précepte de *servir chaud.*

Ce n'étoit pas la peine de vous déchaîner contre un livre que vous pillez, dont la réputation est faite, et qui n'a jamais été critiqué dans aucun journal.

Vous déclamez ensuite contre la botanique, que vous ne savez pas, et sur le compte de laquelle pourtant vous vous exprimez ainsi :

Fuyez la botanique et sa nomenclature.
N'allez pas, dans vos champs épluchant la verdure,
Sur une herbe inutile exercer votre esprit,
Vous transir dans un pré pour faire l'érudit,
Feuilleter Adanson, Tournefort ou Linnée,
Et sur un *aconit* pâlir une journée.

Vous oubliez, monsieur, que la botanique est une des branches essentielles de la cuisine, puisqu'elle nous aide à séparer les bonnes herbes d'avec les mauvaises, et à distinguer les choux et les épinards d'avec les *bistortes*, les *polypodes* ou *l'aigremoine*....

Votre dessert ne vaut pas mieux que vos deux services. Vous proscrivez indécemment les conversations sur la *liberté*, sur *l'égalité*, comme si ce n'étoit pas l'usage de parler de ces sortes de choses à table, et comme si on ne savoit pas qu'il a été fait plus d'une constitution *entre la poire et le fromage.*

J'ai remarqué que dans votre poëme vous ne dites pas un seul mot de la géométrie, de la chimie, du galvanisme, de la vaccine et de la politique; ce qui me persuade de plus en plus que vous êtes un ignorant.

J'attends votre réponse, et j'examinerai ensuite votre style. *Signé* BAVIUS.

RÉPONSE.

JE jouissois tranquillement de ma gloire, monsieur,

dans la petite jacobine où je me suis retiré, lorsque votre critique est venue m'y trouver. Hélas! elle a détruit toutes les illusions qui m'entouraient, et je me suis trouvé tout à coup dans une solitude affreuse.

Je ne chercherai point à me défendre des qualifications que vous me donnez, trop légèrement peut-être; mais, puisque vous les avez empruntées d'un auteur célèbre, il n'y a rien à dire. Je ne mets d'intérêt qu'à mon poëme, qui m'est plus cher que la vie; je passe donc condamnation sur tout le reste. Cependant je vous demande grâce pour ma famille, qui est fort honnête, et qui est bien innocente dans cette affaire, puisqu'elle a toujours cherché à me détourner du commerce des muses, avec lesquelles elle n'a jamais eu de communication directe. Je vous conjure de ne pas la rechercher à cause de moi, et de ne point rejeter sur mes père et mère les fautes que je puis avoir commises contre les règles de la versification et

de la littérature. Quant à moi, qui me suis livré au public par la voie de l'impression, il est bien juste que vous vous empariez de mon ouvrage pour le critiquer. Je sais que, pour le faire avec fruit, il faut nécessairement que vous commenciez par jeter de la défaveur sur ma personne; et c'est ce que vous avez opéré adroitement en me traitant de *cuistre*, de *cocher de fiacre*, de *vermisseau* et de *chien hargneux*, qui sont des titres fort désagréables, je vous assure, et qui tirent bien plus à conséquence que vous ne pensez, auprès des personnes surtout qui ne savent pas que ce sont des termes d'usage.

Je hazarde un mot en faveur de mon poëme. Je débute, il est vrai, par dire que je ne suis point jaloux : mais si j'ai eu quelques mouvemens de jalousie, monsieur, ce ne peut être contre vous. Vos vers, que vous dites être entre les mains de tout le monde, ne sont point encore tombés entre les miennes; je n'ai

lu de votre composition que les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : je n'ai pas lieu, il est vrai, d'en être pleinement satisfait ; mais je n'en rends pas moins justice à votre talent ; je vous reconnois pour mon maître, pour mon régent, et je me courbe sous la verge de votre critique avec toute l'humilité d'un *vermisseau*.

J'ai pris sur moi, je l'avoue, d'avancer que les cochons rôtis qu'Eumée offrit à Ulysse sentoient la fumée. Je conviens qu'Homère n'en fait aucune mention, non plus que madame Dacier, qui n'auroit pas manqué de traduire aussi la fumée, s'il y en avoit eu, car elle a traduit littéralement ; mais j'ai dû présumer le cas, d'après toutes les probabilités et d'après les foibles connoissances que je puis avoir en cuisine. Il est difficile, en effet, qu'une pièce aussi volumineuse qu'un cochon puisse cuire convenablement à la broche sans contracter un goût de fumée : d'ailleurs, ce goût

n'étoit point désagréable aux Grecs; et je ne me suis pas élevé jusqu'à faire un poëme, sans savoir que les anciens avoient l'habitude de suspendre presque toutes leurs viandes à la cheminée pour les faire fumer. Mon assertion n'a donc rien de trop aventuré. Vous pouvez du reste consulter tous les rôtisseurs de Paris; aucun d'eux assurément ne se chargera de vous faire rôtir un cochon tout entier en vous garantissant la fumée. Vous auriez bien voulu aussi me chicaner sur le taureau bouilli donné par Ajax. Ce fait paroît d'abord plus suspect encore, puisque cela suppose une marmite énorme, et dont il n'y a point d'exemple chez les modernes; mais heureusement le texte est précis.

Je ne pense pas avoir eu tort de dire que les Orientaux donnèrent les premiers *modèles des fricandeaux*. Il est certain qu'ils surent les premiers employer le lard. Sans doute ils le faisoient avec

moins d'art que nous, et peut-être ne connoissoient-ils pas l'usage de ces petites lardoires avec lesquelles on a commencé à piquer le veau d'une manière aussi ingénieuse que délicate sous le beau siècle de Léon X, auquel je ne disputerai pas l'avantage d'avoir porté les fricandeaux à leur perfection.

Quant à la ville que donna Antoine à son cuisinier, pour récompense, je conviens que l'histoire ne fait point mention *des alentours*. De bonne foi, comme vous le dites, je les ai ajoutés pour rimer avec *les amours*. Cependant il est présumable que la ville en question avoit quelques dépendances nécessaires; et il est impossible que le cuisinier d'Antoine, en vertu de la donation à lui faite, n'eût pas au moins *le vol du chapon* autour de sa propriété.

C'est à tort, monsieur, que vous m'accusez de dénigrer le beau sexe, et de rire aux dépens de la mélancolie. Voyez mon dessert, où j'ai dit :

Messieurs, avez-vous lu la nouvelle brochure ?
Que de biens sont promis à la race future !
Une femme nous dit et nous prouve en effet
Qu'avant quelques mille ans l'homme sera parfait,
Qu'il devra cet état à la mélancolie.
On sait que la tristesse annonce le génie.
Nous avons déjà fait des progrès étonnans :
Que de tristes écrits ! que de tristes romans !
Des plus noires horreurs nous sommes idolâtres,
Et la mélancolie a gagné nos théâtres.

Quant au beau sexe, je crois m'être suffisamment justifié envers lui dans une épître qui suit mon poëme, et qui a pour sujet l'éloge de la mélancolie. Je vous y renvoie.

Je vous en veux beaucoup, monsieur, d'avoir cherché malicieusement à me brouiller avec ma mère, ma grand'mère, mes tantes, mes nièces, mes sœurs, et surtout avec ma maîtresse; mais j'espère que je me suis suffisamment justifié auprès d'elles, et qu'elles finiront par me rendre justice.

Il me reste à me laver du tort que j'ai à vos yeux de n'avoir pas parlé au dessert de géométrie, de chimie, de galvanisme et de vaccine. Quant à la chimie, je ne méritois pas ce reproche, et vous savez mieux qu'un autre que la cuisine est la plus belle partie de la chimie. J'ai eu tort, il est vrai, de ne point parler du galvanisme, attendu qu'il doit nous rendre immortels, et que d'après votre lettre, monsieur, je ne dois plus compter sur d'autre immortalité que celle que les médecins donnent aux grenouilles. J'avoue que j'ai omis de parler de politique; mais j'en ai donné la raison dans ces vers :

Mes amis, mon système est, lorsque j'ai dîné,
De trouver tout parfait et tout bien ordonné.

J'aime à croire que vous pensez comme moi, et je regrette que vous ayez parlé à jeûn de mes productions.

Je vous salue.

POÉSIES FUGITIVES.

POÉSIES FUGITIVES.

ÉLÉGIE.

Qui me délivrera des Grecs et des Romains?
Du sein de leurs tombeaux, ces peuples inhumains
Feront assurément le malheur de ma vie ;
Mes amis, écoutez mon discours, je vous prie :
  A peine je fus né, qu'un maudit rudiment
Poursuivit mon enfance avec acharnement.
La langue des Césars faisoit tout mon supplice :
Hélas ! je préférois celle de ma nourrice,
Et je me vis fessé pendant six ans et plus,
Grâces à Cicéron, Tite, Cornelius,
Tous Romains enterrés depuis maintes années,
Dont je maudissois fort les œuvres surannées.
Je fis ma rhétorique, et n'appris que des mots
Qui chargeoient ma mémoire, et troubloient mon repos.
Tous ces mots étoient grecs : c'étoit la *Catachrèse*,
La *Paronomasie* avec la *Sinderèse*,
L'*Épenthèse*, la *Crase*, et tout ce qui s'ensuit.
  Dans le monde savant je me vis introduit.

J'entendis des discours sur toutes les matières,
Jamais sans qu'on citât les Grecs et leurs confrères;
Et le moindre grimaud trouvoit toujours moyen
De parler du *Scamandre* et du peuple troyen.
Ce fut bien pis encor quand je fus au théâtre:
Je n'entendis jamais que Phèdre, Cléopâtre,
Ariane, Didon; leurs amans, leurs époux,
Tous princes enragés heurlant comme des loups;
Rodogune, Jocaste, et puis les Pélopides,
Et tant d'autres héros noblement parricides...
Et toi! triste famille, à qui Dieu fasse paix,
Race d'Agamemnon, qui ne finis jamais,
Dont je voyois partout les querelles antiques
Et les assassinats mis en vers héroïques.....
J'avois pris en horreur cette société,
Et demandois enfin grâce à l'antiquité.
Je voulois observer des mœurs contemporaines,
Vivre avec des Français, loin de Rome et d'Athènes...
Mais les anciens n'ont pu me laisser respirer.
Tout mon pays s'est mis à se régénérer.
Les Grecs et les Romains, mêlés dans nos querelles,
Sont venus présider à nos œuvres nouvelles.
Bientôt tous nos bandits, à Rome transportés,
Se sont crus des héros pour s'être révoltés;
Bientôt Paris n'a vu que des énergumènes,
De sales Cicérons, de vilains Démosthènes,
Mettant l'assassinat au nombre des vertus,
Égorgeant leurs parens pour faire les Brutus.
Le vol s'ennoblissoit et n'étoit plus un crime,
Car à Lacédémone il étoit légitime;

Les biens étoient communs, tous les hommes égaux,
Et Lycurgue invitoit à piller les châteaux.
Tout faisoit une loi du partage des terres;
Chacun dut en jouir, hors les propriétaires,
Qui virent tous leurs biens, entre leurs mains suspects,
En proie à des voleurs renouvelés des Grecs...
On sait que ces Messieurs, à l'histoire fidèles,
Ont, dans tous leurs exploits, surpassé leurs modèles;
Les modernes enfin ont dévasté nos biens,
Et nous ont égorgés en citant les anciens.
O vous, qui gouvernez notre triste patrie,
Qu'il ne soit plus parlé des Grecs, je vous supplie,
Ils ne peuvent prétendre à de plus longs succès:
Vous seroit-il égal de nous parler Français?
Votre néologisme effarouche les dames;
Elles n'entendent rien à vos myriagrames;
La langue que parloient Racine et Fénélon,
Nous suffiroit encor, si vous le trouviez bon.
Envain monsieur Collot, pour nous plein de tendresse,
Ressuscite partout les fêtes de la Grèce,
Et veut absolument nous faire divertir,
Quand il ne nous plaît pas de prendre du plaisir...
Laisse-là, mon ami, tes farces olympiques,
Tes déesses de bois, tes guenilles civiques,
Qui ne plairont jamais à de tristes chrétiens,
Privés de leurs parens, dépouillés de leurs biens...
Dis-moi, toi qui sais tout et qui chéris tes frères,
Les Grecs me paîront-ils mes rentes viagères?....

VERS

SUR LA MÉLANCOLIE.

TRÊVE de joie et de plaisanterie;
Changez de ton, mes amis, je vous prie.
Vous avez ri jusqu'ici par erreur :
Je vous invite à la mélancolie.
Il faut quitter votre aimable folie
Pour les plaisirs que donne la douleur.
Vous avez cru que cette courte vie,
Où tant de maux viennent nous assaillir,
Par quelques jeux devoit être adoucie,
Et que les ris la devoient embellir.
Vous vous trompiez : la chose est éclaircie.
Oui, la tristesse est le sceau du génie.
J'en suis fâché, mais le fait est constant:
On ne devient immortel qu'en pleurant....
Enfoncez-vous sous les sapins antiques
Qu'a respectés la hache des humains;
Là, sur le front appliquez-vous les mains,
Et donnez-vous des airs mélancoliques.
Dans les déserts tâchez de vous sauver;
Non loin des ours mettez-vous à rêver.

Ce voisinage est meilleur qu'on ne pense :
Puisqu'il faut voir malgré soi des vivans,
Aux animaux donnez la préférence.
Le vrai bonheur est caché dans les bois...
Mais cependant, vous pouvez quelquefois
Jeter les yeux sur les hommes, vos frères.
Exagérez leurs maux et leurs misères ;
Invitez-les d'avance à préparer
Ce qu'il leur faut pour se faire enterrer...
Aimable sexe, orné de tant de charmes,
Vous qui fixez les amours sur vos pas,
Qui semblez fait pour essuyer nos larmes,
Ah! par pitié ne les essuyez pas,
Fuyez... mais non, ne fuyez pas encore;
Venez gagner le mal qui nous dévore.
Des grands penseurs prenez la dignité,
La mine austère et l'air misantropique.
De vos boudoirs chassez la volupté,
Pour faire place à la métaphysique ;
Au fond des puits cherchez la vérité;
Ne montrez plus à la société
Ce doux sourire et ces grâces badines
Qui savent trop le chemin de nos cœurs.
Ne parez plus de guirlandes de fleurs
Vos fronts charmans et vos tailles divines:
Couronnez-vous de ronces et d'épines....
Adieu plaisirs, folie, enchantemens,
Illusions, souvenirs consolans....
Vous êtes faits pour les ames vulgaires ;
Laissons aux sots ces brillantes chimères;
Rêvons, pleurons... c'est, dit-on, le vrai bien.
— Mais à quoi bon?... — Ma foi, je n'en sais rien.

OEUVRE DE MISÉRICORDE

ENVERS LES PRISONNIERS.

Vers trouvés écrits sur les murs d'une prison.

Depuis deux ans j'habite cette tour;
De mes erreurs c'est le juste salaire.
Qui que tu sois, qui viendras quelque jour
Me succéder dans ce lieu de misère,
Apprends de moi cette utile leçon,
Qu'on peut encor être heureux en prison.
Certe, il vaut mieux, libre dans son allure,
Observateur de la belle nature,
Voir un beau champ de roses parsemé,
Que quatre murs qu'un foible jour éclaire;
Mais si l'on doit y rester enfermé,
Il faut trouver le secret de s'y plaire:
Ce bon secret, si tu veux le savoir,
Est la gaité; c'est là tout le mystère.
Elle embellit le cachot le plus noir;
Elle supplée à tout ce que la terre
Peut nous offrir de biens et de grandeur;
Elle adoucit les disgrâces humaines;
Elle nous met au-dessus du malheur....
Pour moi, je sais me moquer de mes chaînes,

Et de mes fers me forger des hochets :
Ceux que le monde, hélas ! m'a fait connoître,
Ne valent pas davantage peut-être,
Et trop souvent m'ont laissé des regrets.
De ma prison j'ai banni la tristesse,
Qui ne sauroit m'atteindre désormais,
Et qui souvent assiège en son palais
L'homme accablé d'une immense richesse.
Autour de moi je ne vois rien en laid.
Le triste aspect d'une froide muraille,
Mon mobilier, mon petit lit de paille,
Le rat craintif qui vient sur mon chevet,
Et me réveille en mangeant mon bonnet,
Tout me fait rire. En vain dans ma détresse
Quelques amis que mon sort intéresse
Viennent me voir au travers du guichet,
Et, malheureux de ma propre infortune,
En m'abordant d'un air sombre et piteux,
Semblent vouloir que je pleure avec eux,
Et m'inspirer leur tristesse importune;
Je les console, et leur dis en riant :
« Mes bons amis ! calmez-vous, je vous prie :
» Votre douleur, dont je vous remercie,
» Ne change rien à mon appartement,
» Ne m'ouvre point cette porte ennemie,
» Ne peut briser un verrou sans pitié
» Dont ce gros mur recèle la moitié.
» Presque toujours la plainte est inutile ;
» Il faut rester quand on ne peut sortir.
» Veuillez des yeux parcourir mon asile :
» Il n'est pas beau, j'en veux bien convenir ;

» A vos regards ne viennent point s'offrir
» De ornemens dont la magnificence
» Semble insulter à l'homme qui n'a rien;
» Mais on y trouve, en y regardant bien,
» Tout ce qui peut soutenir l'existence.
» Voilà ma cruche et mon morceau de pain;
» C'en est assez pour la soif et la faim:
» Cette ouverture, à regret pratiquée,
» Permet à l'air d'y venir s'engouffrer;
» Ce qui suffit pour ne point étouffer:
» Voilà ma table, elle est un peu tronquée;
» Mais mon dîner y tient commodément:
» Sur ce trépied je m'assois à mon aise;
» Il me soutient, quoiqu'un peu chancelant:
» Là vous voyez mes communs à l'anglaise,
» Près de l'endroit où je prends mon repas;
» Là mon boudoir.... mais je ne boude pas.
» Quand mon geolier, d'un air brusque et sauvage,
» Vient m'apporter un limpide potage
» Assaisonné par mon seul appétit;
» Quand de ses clefs j'entends le triste bruit,
» Avant-coureur de sa sotte présence,
» A sa rencontre aussitôt je m'avance;
» Je viens à bout d'égayer son humeur.
» Le lendemain mon potage est meilleur;
» Il m'entretient d'une manière affable,
» Et quelquefois le vilain est aimable. »
J'en viens à toi, mon triste successeur;
Apprends à rire aussi de ton malheur.
Si quelque jour, traduit à l'audience,
Tu crains le sort d'un jugement fatal,

Fais, si tu peux, rire ton tribunal;
Tu peux dès-lors compter sur l'indulgence.
Vis en repos. Je te laisse en sortant,
Sans nul regret, mon petit logement,
Lequel n'est point d'une forme nouvelle.
Il est fort chaud quand la saison est belle;
Mais en hiver il est froid à glacer.)
Que si tu veux pratiquer quelqu'issue
Pour essayer de tomber dans la rue,
Je te préviens qu'il y faut renoncer;
De tes malheurs tu doublerois la somme:
Jamais prison ne garda mieux son homme.
De ses gros murs le ciment éternel
Résisteroit à la force d'Alcide;
Et de ce lieu l'architecte perfide
A su trop bien, dans son zèle cruel,
Sacrifier l'agréable au solide.
Il est encore un secret merveilleux
Pour adoucir les maux de l'esclavage:
Fais-toi poëte, et conjure les dieux
De t'enseigner à parler leur langage.
Si tu deviens favori d'Apollon,
L'ennui bientôt fuira de ta prison;
Le dieu des vers, dans le pays des fables
Te conduisant par des chemins fleuris,
T'entourera d'illusions aimables,
Autour de toi *voltigeront les ris*,
Bien plus plaisans et plus recommendables
Que les cousins et les chauve-souris.
Ton vil grabat, la paille où tu reposes,



Changés en lit de jasmins ou de roses,
T'inviteront aux plaisirs de l'amour
Avec Hébé, Psyché, Flore ou Clytie,
Qui te viendront enchanter tour à tour:
La sombre voûte à peine recrépie,
Triste atelier des travaux d'Arachné,
Dont les débris soupoudrent ton dîné,
Tu la croiras un bosquet d'Idalie,
Un verd bocage, où devront à ta voix
Se rassembler les doux chantres des bois.
Tout changera dans la prison hideuse
Où les mortels ont osé t'enfermer;
Car tu pourras à ton gré transformer
L'eau de ta cruche en liqueur onctueuse,
En pur dictame, en breuvage des dieux,
Ta cruche même en vase précieux,
Ton pain de seigle en miel du mont Hymète,
Et ton potage en consommé divin.....
  Le vrai poëte est un magicien
Qui soumet tout aux lois de sa baguette....
Deviens sorcier, mon ami, si tu peux;
Fais mieux que moi: que ta plume exercée
Soit dans tes mains un talisman heureux
Qui du malheur détourne ta pensée.
  En écrivant pour charmer tes loisirs,
Entoure-toi de plaisans souvenirs;
Ose parler aux maîtres de la terre
En égayant ta verve solitaire:
Dis-leur combien tu serois enchanté
De respirer l'air de la liberté.

Tu peux gaîment émouvoir leurs entrailles.
Dis qu'un poëte entre quatre murailles
Perd son génie ainsi que sa santé....
Que tu voudrois observer la nature
Pour la chanter, si c'est leur volonté;
Qu'on parle mal, dans une tour obscure,
Du doux printemps, des prés, de la verdure,
Des rossignols, des échos d'alentour,
Et des séphyrs, et ae l'aube du jour,
Et des parfums, de l'haleine de Flore;
Objets charmans dont quelquefois en vers
On a peut-être ennuyé l'univers,
Mais dont tu veux l'entretenir encore....
Observe-leur que ta muse en échec,
Fermée à clef, condamnée au pain sec,
En cet état s'inquiète et murmure;
Qu'elle a besoin d'air et de nourriture.
Demande grâce enfin pour tes erreurs;
En jolis vers fais amende honorable:
Ton repentir touchera tous les cœurs.
Mais garde-toi, si tu n'es pas coupable,
De carresser l'orgueil d'un oppresseur,
Et ne fais pas ramper la poésie
En la souillant d'un vers adulateur.
Plus courageux, cite la tyrannie
Au tribunal du temps et de l'honneur.[1]
N'adresse pas une plainte importune
A l'ennemi qui t'a persécuté;
Mais, dans tes fers illustrant l'infortune,
Fais-le rougir de ta captivité.

ÉPITRE

POLITIQUE ET GALANTE

A EUPHROSINE DE V***.

Écrite en 1793, et imprimée en 1795 dans le journal de Lyon.

Vous voulez, aimable Euphrosine,
Que malgré la foi des sermens
J'entretienne encor ma cousine
De vers amoureux et galans ;
C'est rappeler à ma pensée
Des momens bien chers à mon cœur.
Ma muse, à vous plaire empressée,
Chantoit l'amour et le bonheur.
Que j'étois content de moi-même !
Que vous me trouviez de talens !
Tous mes refreins étoient charmans ;
Ils disoient toujours : *Je vous aime*....

Qu'ajouterois-je cependant
Dans ces jours de trouble et d'orage?
Hélas! il n'est plus ce bel âge
Où l'on pouvoit paisiblement
Aux beaux-arts destiner sa vie;
Où les grâces, la volupté,
Sourioient aux fruits du génie;
Où la divine poésie
Se consacroit à la beauté....
Il est vrai qu'il nous reste encore
Un grand nombre de beaux-esprits
Qui sont bien sûrs, dans leurs écrits,
Que la France touche à l'aurore
De jours infiniment sereins.
Il est vrai qu'en cette occurence
Nos chers frères les jacobins,
Les plus éclairés des humains,
Nous éclairent à toute outrance,
Nous égorgent en conscience,
Et, dégoûtés de tous les biens,
Nous ont pillés par complaisance;
Mais enfin ils nous ont promis
De disséminer leurs lumières,
Et d'envoyer de leurs amis
Jusque dans les deux hémisphères
Pour proclamer ces mots chéris:
Guerre aux châteaux! paix aux chaumières!
Attendu que dans ces dernières
Le pillage seroit sans prix.
Partant, vous pouvez, Euphrosine,

Compter sur un siècle charmant:
Les goujats vont incessamment
Faire des vers comme Racine,
Et de la prose à l'avenant.
Les décroteurs ont bien la mine
De devenir tout brusquement
Astronomes en décrotant.
Bientôt les valets d'écurie
Et les filles de cabaret,
Enfoncés dans un cabinet,
Apprendront la géométrie:
Les Français, sans distinctions,
Loin des habitudes communes,
Tous transformés en Cicérons,
Feront abattre leurs maisons
Pour s'établir dans des tribunes;
Et là, bavardant savamment,
Sans culottes et sans cuisine,
Mourront de faim éloquemment
En discutant sur la famine.

Ce n'est pas tout; car l'univers,
Tout rempli de jacobinières,
Dans ses plus sauvages déserts
N'aura que des *amis*, des *frères*:
Les Samoëdes, les Lapons,
Les Caffres et les Patagons,
Les Arabes et les corsaires,
Toujours libres, toujours égaux,

Auront des clubs et des bourreaux;
Composeront dans leurs tannières
Des madrigaux contre les rois,
Des almanachs comme d'Herbois,
Et des rapports comme Barrères.

Tout ceci ne sera qu'un jeu
Pour la société divine
Qui maintenant nous illumine :
L'univers lui coûte fort peu
A régir de sa *jacobine.*
Remarquez que dans ces beaux plans
Il faut toujours qu'on assassine;
Et qu'attendu quelques tyrans,
Qu'il est fort prudent de détruire,
Il faudra pendant cinquante ans
Nous égorger pour nous instruire.
Nous devons convenir aussi,
A la louange de nos frères,
Que pour nous égorger ainsi
Ils donnent des raisons bien claires :
C'est toujours de l'humanité
Et de la raison qu'on excipe;
Et du moins il est constaté
Qu'ils nous font mourir par principe.
Il est démontré clairement
Qu'il faut que l'homme tue et pille;
Qu'on peut sans inconvénient
Assommer toute sa famille
En citant Brutus seulement.

Ainsi tandis que la machine,
Tendrement dite *guillotine*,
Coupe géométriquement,
D'une manière très-humaine,
Dix mille têtes par semaine,
On a la consolation
De voir que notre nation
Sait au moins l'histoire romaine.

Or, vous saurez que nous avons
Les héros de Rome et d'Athènes,
Les Grecs et Romains, pour patrons.
Nos bandits et nos polissons,
Honteux de leurs noms de baptêmes,
Viennent, pour plus d'égalité,
De se constituer eux-mêmes
En héros de l'antiquité.
La France à cette heure fourmille
De ces demi-dieux familiers :
En ce moment Gracchus m'habille,
Et Scévola fait mes souliers.

Toutes les vertus politiques
Sont mises a l'*ordre du jour*.
Les mœurs, soutiens des républiques,
En France ont choisi leur séjour.
Ces admirables patriotes
Nous conseillent conséquemment,
Pour en agir plus décemment,
De ne plus porter de culottes;

De mettre en réquisition
Les femmes qu'on trouve gentilles,
Et de peupler la nation
En violant les jeunes filles..

Mais ce qu'ils ont conçu de mieux,
Dans leur incroyable science,
C'est d'avoir supprimé les dieux,
Et ruiné toute croyance.
Naguère certain député (*)
A dévoilé tout le mystère :
« Messieurs, dit-il, la chose est claire,
» Il n'est point de divinité.
» Ce dieu, dont toute *la nature*
» *Accuse la réalité*,
» N'est qu'un fantôme, je vous jure ;
» Par les sots il fut ivnenté,
» Ou, si l'on veut, par l'imposture....
» S'il venoit à se confirmer
» Qu'il existe ce dieu sublime ;
» Alors il faut qu'on le supprime :
» Nous sommes faits pour supprimer;
» Supprimer est notre maxime ;
» Et le peuple étant souverain,
» Libre par sa nature même,
» Ne reconnoît d'être suprême
» Que celui qu'il nomme au scrutin. »

Au lieu donc des vaine pratiques
De nos catholiques romains,

(*) *Jacob Dupont.*

Au lieu de ces antiques saints
Dont nous honorions les reliques,
Ils en ont créé de tous frais,
Objets de nos brillantes fêtes :
Nous avons des saints coupe-têtes,
Et des anges coupe-jarrets.
Marat, Chalier, sont dans un temple,
Pour nous avoir donné l'exemple
Des plus admirables forfaits.
Des bouchers leur servent de prêtre,
Et, le culte étant libre encor,
On sait pourtant qu'ils doivent être
Adorés sous peine de mort.
Robespierre est le plus terrible ;
De sa nature *incorruptible*,
On le respecte en frissonnant.
Il est le roi des cimetières ;
Il *épure* divinement
La république et ses confrères ;
Le tout en les guillotinant.
On assure qu'à l'heure même
Ce grand homme, toujours prudent,
Organise un être suprême,
Mais pour les sots uniquement ;
Car dans un siècle de lumières,
Et pour nous autres gens d'esprit,
On sait bien, entre nous soit dit,
Ce que l'on croit sur ces matières.
Il s'occupe décidément
A nous rendre l'ame immortelle ;

Et pour notre soulagement
Il nous dégage humainement
De l'enveloppe corporelle
Qui nuit à notre avancement
Dans la région éternelle....

Je dois me taire cependant,
Car la liberté me défend
De parler, encor plus d'écrire.
Euphrosine, oserez-vous lire
Ce petit discours innocent?
Vous ne le lirez qu'en tremblant,
La terreur étant décrétée
Au nombre des dieux enfantins
Qui de la France épouvantée
Conduisent les tristes destins.
Je sais bien qu'il faut qu'on respecte
La machine de Guillotin;
Je le sais, vous êtes suspecte;
Vous tremblez d'être un beau matin
Réunie aux tristes victimes
Qui, coupables des mêmes crimes,
Emplissent des cachots affreux....
Ah! soyons suspects tous les deux;
Soyons, puisqu'il est nécessaire,
Assassinés pour notre bien;
Car c'est ainsi qu'on régénère
Un peuple qui ne valoit rien,
Et qui devient par ce moyen
Le plus grand peuple de la terre.

COUPLETS
A CLÉMENCE P***.
1793.

Si de tous les maux de l'absence
Mon triste cœur est tourmenté,
Si je ne puis te voir, Clémence,
Accuses-en la liberté.
En d'autres temps, de mille entraves
Jamais je n'éprouvai l'ennui :
Mais alors nous étions esclaves ;
Hélas ! on est libre aujourd'hui.

Il s'est écoulé, ce bel âge,
Ce temps où, libres de soucis,
Nous nous aimions dans l'esclavage
Sous le règne du roi Louis :
Mais j'ai grand tort quand je regrette
Ces beaux jours éclipsés soudain ;
On m'assure dans la gazette
Que je suis libre et souverain.

Tu vas croire que sur ce trône
Où l'on m'a brusquement assis,
Enflé du titre qu'on me donne,
Je vais t'accabler de mépris :
Ah! rassures-toi, ma Clémence,
Jamais je n'eus moins de fierté;
Fais grâce à ma triste puissance;
Prends pitié de ma majesté!

Si, par un étrange miracle,
Je cesse d'être libre un jour,
Alors je pourrai sans obstacle
Te voir et te parler d'amour....
O doux moment! ô bien suprême!
Dans tes fers quelle volupté!....
Mais je me tais, car l'amour même
Est suspect à la liberté.

LE TROUBADOUR ÉMIGRÉ.

ROMANCE.

Je suis un troubadour français ;
Je fuyois ma triste patrie :
Hélas! qu'y faire désormais?
Ils ont fait mourir mon amie!
Je craignois aussi les bourreaux ;
Et, voulant conserver ma vie,
Je mets tous mes biens sur mon dos
Pour m'en aller en Helvétie.

Ayant marché tout en tremblant,
Sur les bords du Léman j'arrive :
J'y comptois bien paisiblement
Exercer ma muse plaintive,
Lorsqu'un bailli trop inhumain,
A qui j'offris mon humble hommage,
Me dit : « Monsieur, il faut demain
» Vous éloigner de ce rivage. »

« Eh quoi! lui dis-je, monseigneur,
» D'où vient cet ordre tyrannique?

» Un troubadour feroit-il peur
» Ou mal à votre république? »
Lors je lui chante mes malheurs
Sur un air tendre et pathétique:
« Monsieur, dit-il, portez ailleurs
» Votre muse et votre musique. »

Tout confus, dans mon embarras
Chez les Germains je m'achemine;
C'étoit le temps des noirs frimas:
J'avois une bien froide mine.
On me parle; dieu! quels accens!
Oh! que leurs manières sont dures!
Je faisois de beaux complimens,
Je n'obtenois que des injures.

Qu'entends-je? quel bruit! quel fracas!
Autour de moi je vois la guerre.
Je m'engage dans les combats,
Je prends un air bien téméraire.
Beaucoup de gloire m'attendoit,
Disoit-on, après la victoire.
Jamais on ne la remportoit,
Et je n'attendis pas la gloire.

Accablé de soins et d'ennuis,
Je déserte la Germanie.
« Allons, dis-je, voir un pays
» Où du moins règne l'harmonie. »

J'arrive dans ces lieux brillans
Où Thétis, du sein de son onde,
Porte des milliers d'habitans
Qui sont les plus joyeux du monde.

Loin des combats, loin de Paris,
Dans la plus belle des demeures,
Parmi les plaisirs et les ris
Je voyois s'écouler mes heures :
J'admirois tout dans ce séjour,
Et de tout je faisois l'éloge;
Mais on veut me pendre un beau jour
Pour avoir bien parlé du doge.

On me rend à la liberté;
Dégoûté des panégyriques,
Bientôt pour certaine beauté
Je prends des goûts métaphysiques.
Je vais à sa fenêtre un soir
Pincer ma triste mandoline :
D'être adoré j'avois l'espoir,
Un mari jaloux m'assassine!

Je suis malade dans mon lit;
C'est la fin de mes aventures....
Assassiné, chassé, proscrit,
Ayant pour tout bien.... mes blessures....
Vous qui chantez et qui rimez,
Vous, beaux-esprits, mes chers confrères,
Plaignez dans vos prospérités
Le plus malheureux des trouvères.

A MADAME D***,

Qui me reprochoit de n'avoir point fait de vers pour elle.

Ne me reprochez plus, madame,
De ne savoir pas bien aimer;
Pardonnez à ma sotte flamme,
Qui se déclare sans rimer.
Ah! je vous aime trop, sans doute,
Pour suivre l'ennuyeuse route
D'un amoureux à madrigal.
Ma foi, Pégase est l'animal
Que je sais monter le plus mal;
Et si cela vous est égal
Je vais continuer, pour cause,
D'être un amant fort trivial,
Et de vous adorer en prose.
Je plains un insipide amant
Qui s'en va toujours rimaillant,
Tant en absence que présence;
Qui ne soupire qu'en cadence;

Qui divise en huit ou dix pieds
Et son *amour* et sa *tendresse ;*
Qui *meurt* et *succombe* sans cesse,
Quoique bien ferme sur ses pieds.
Il est clair, tandis qu'on s'escrime
À ranger quelques mots oiseux,
Que les choses n'en vont pas mieux ;
On n'aime point tandis qu'on rime.
Je ne connois rien de plus sot
Qu'un amoureux qui se lamente,
Et cependant vous dit *je chante ;*
Qui se tue à chercher un mot,
Au lieu de chercher son amante.
On sait bien que, dans ce moment,
Il n'écrit jamais *je vous aime*
Que pour le faire incessamment
Rimer avec *ardeur extrême....*

Quand j'étois encor tout poudreux,
Tout boursoufflé de réthorique;
Quand je brûlois des premiers feux
Pour certaine beauté rustique ;
Alors, au moins tous les matins,
Il s'échappoit de ma cervelle
Trois ou quatre légers quatrains
Contre les attraits de ma belle.
Le soir, je rodois autour d'elle,
Et je lui glissois dans la main
Ma misérable kirielle;
Je revenois le lendemain
Avec une dose nouvelle.

Vous sentez bien que les *appas*,
Que les *rigueurs*, que l'*infortune*....
Que le *soleil*, même la *lune*,
Au besoin ne me manquoient pas.
La rime ne me coûtoit guère.
Parfois ma novice beauté,
Dont l'esprit n'étoit pas vulgaire,
M'assuroit l'immortalité
Si je poursuivois la carrière,
Et, dans l'excès de sa bonté,
Ne me comparoit qu'à Voltaire.
C'étoit de quoi mettre à l'envers
Une tête encor bien légère :
Aussi je redoublois de vers ;
Aussi ma belle Dulcinée,
De poésie assassinée,
Se vit réduite à conjurer
Mon Apollon impitoyable
De s'arranger à l'amiable,
Et de la laisser respirer.
Il faut qu'une beauté respire.
Alors je suspendis ma lyre,
Honteux de mon acharnement....

Mais dites un mot cependant.
Je puis facilement encore
Dire en vers que je vous adore,
Et vous envoyer des paquets
De mes madrigaux circulaires :
Car ils vont bien à tous sujets.
En voulez-vous dix exemplaires ?

Assurément ils sont tout prêts.
Vous vous appliquerez, madame,
Ce qu'ils renferment de plus beau.
Je ferai relier en veau
Ce témoignage de ma flamme....
Mais je vous vois frémir un peu
De mes offres trop généreuses
Rassurez-vous : ce n'est qu'un jeu,
Et je vais condamner au feu
Toutes mes rimes amoureuses.
Vous méritez, sans contredit,
Qu'on vous respecte davantage;
Et mon cœur est le seul ouvrage
Dont je puisse vous faire hommage
Sans compromettre mon esprit.

A MON AMI R...,

Qui me demandoit une Ode à l'Amitié.

Mon ami, tu voudrois une ode :
C'est m'imposer de rudes soins.
La demander est fort commode...
La refuser ne l'est pas moins.
Je ne sais point, comme Pindare,
Ce démon lyrique achevé,
Monter à la hauteur d'Icare,
Pour retomber sur le pavé,
Ou m'engloutir dans le Ténare.
Je n'ai jamais su mettre en jeu
Les *cieux*, les *enfers*, la *nature*,
Et dire que *je suis un dieu*,
Quand je suis une créature
De bien misérable structure,
Qui végète dans ce bas lieu,
Et compose au coin de son feu
Des vers de huit pieds sans césure,
Que le ciel estime fort peu.

Je suis d'accord qu'on applaudisse
A Pindare, à ses adhérens :
Ce sont de fort habiles gens;
Mais que Pégase les bénisse.
Pour moi je n'ose prendre un ton
Que rentroit mon caractere;
Et pour les beaux yeux d'Apollon
Je ne quitte jamais la terre.
Si je fréquente quelquefois
Les neuf sœurs soi-disant pucelles,
Dans mon logis je les reçois,
Je ne monte jamais chez elles.
J'ai chanté le dieu des repas,
Mais loin de la double colline
Où je sais qu'on ne dîne pas.
Je lui préfère la cuisine....
Ainsi je dois à l'amitié
Prêter un modeste langage,
Sauf à faire grande pitié
Aux fiers Malsherbes de notre âge.
Pour peindre ce doux sentiment
Que d'heureux rapports font éclore,
Il n'est pas besoin du talent
De Thomas ou de Matamore;
L'ami qu'on aime tendrement
Se passe bien de métaphore,
Et veut qu'on dise bonnement :
Je *t'aime*, et non pas je *t'adore*.

Naturel et simplicité,
Ce sont les talens que j'implore....

Je demande aussi la gaîté,
Don plus recommandable encore.
Je ris des langoureux accens
D'un Oreste à grands sentimens,
Qui porte un cœur toujours malade,
Et fait redouter à Pilade
Ses tragiques embrassemens....
Je termine ma période.
Je t'aime avec sincérité....
Ce vers n'est pas trop exalté :
Il brilleroit peu dans une ode;
Il ne dit que la vérité.

CURE MERVEILLEUSE,

OU

GUÉRISON D'UN PHILOSOPHE.

J'avois gagné certaine maladie
Qui se rapproche et tient de la folie :
J'étois privé de raison, de bons sens ;
Parfois pourtant j'en rattrapois l'usage.
Pour prévenir de nouveaux accidens,
Je crus devoir recourir aux talens
D'un médecin habile autant que sage.
— Racontez-moi dans le plus grand détail,
Dit le docteur, le mal qui vous possède.
Sur ce rapport je ferai mon travail,
Et tâcherai d'appliquer le remède.
— Voici le fait : J'éprouve à chaque instant
Certain besoin impérieux d'écrire,
De compiler, commenter et traduire.
Je ne saurois dormir paisiblement.

f*

Souvent la nuit en sursaut je me lève :
Tout en rêvant je couche par écrit
Ce qui dans l'ombre a troublé mon esprit,
Et je compose un livre de mon rêve.
Je ne lis pas un seul mot des anciens,
Qu'à ce sujet je n'exerce ma plume.
Je prends bientôt leurs travaux pour les miens,
Et j'en compose un moderne volume,
Lequel, revu, corrigé, mis au net,
Je vais porter à l'imprimeur Giguet......

Quand un Fréron s'acharne à me poursuivre,
Et sans respect s'amuse à me gloser ;
Pour lui prouver la bonté de mon livre,
Je crie au meurtre, et cours lui proposer
De lui lancer une balle mâchée
Dans la cervelle, ou *l'artère trachée*....
On me retient.... Je répands mes noirceurs
Sur le papier ; je dirige ma rage
Contre mon siècle, et contre les auteurs
Dont les écrits me portent quelque ombrage.
Je les insulte et je les pousse à bout,
En les traitant, dans mes rimes peu chastes,
De *polissons*, de *gueux*, de *pédérastes* ;
Puis je gémis sur la perte du goût ;
Et, m'enfermant pendant une semaine,
Sans m'approcher de créature humaine,
A mon humeur je donne un libre cours....
Je voudrois être au dernier de mes jours.
Tantôt je veux abandonner la ville,

Me retirer dans un bois de sapins,
Faire mon trou parmi ceux des lapins,
Brouter de l'herbe avec l'auteur d'Émile....

Je dîne peu. — Soupez-vous? — Encor moins:
J'ai des raisons pour négliger ces soins...
— Je vous entends. Sur votre nourriture
Vous éprouvez quelque difficulté....
On m'avoit dit que la littérature
A ses amis faisoit la charité;
Qu'on avoit fait une quête publique
Pour assister les pauvres gens d'esprit.
Que n'allez-vous partager le produit
D'une collecte aussi philantropique?
Vous êtes fier? — Un peu. — Vous avez tort.
Si vous aimiez la soupe économique,
Et faisiez cas des bouillons de Ramfort?....
— Mourir de faim n'est pas ce qui me touche;
Je ne tiens pas aux plaisirs de la bouche.
Pour me nourrir peu de chose suffit.
Dans mon état j'ai si peu d'appétit!
Sommes-nous faits pour manger et pour boire?
J'ai faim et soif, mais, hélas! c'est de gloire:
On m'en refuse, et voilà mon malheur!
De là, je crois, cette affreuse maigreur,
Ce teint plombé, cette mine allongée,
Cet air sournois, ces accès de courroux.....
— Vous m'effrayez; donnez-moi votre pouls;
Voyons la langue..... elle est un peu chargée....
En travaillant, quels livres lisez-vous?

Quel est, mon cher, l'aliment ordinaire
De votre esprit ? — Helvétius, Voltaire,
Rousseau, Mably, Diderot, Condorcet,
Bayle, Rainal, le baron de Copet....
Le plus souvent, pour aider mon génie,
Je vais puiser dans l'Encyclopédie,
Dont chaque livre avec profusion
Peut me fournir de l'érudition,
Des mots abstraits, de la métaphysique,
Et de l'esprit par ordre alphabétique.....
— Que pensez-vous de la religion?
— Je penche un peu pour un être suprême,
Premier moteur.... Mais quand j'y songe bien,
En vérité, je ne penche pour rien...
— Sur l'homme, enfin, quel est votre systême?
— Je crois que l'homme est un simple animal,
Un composé de subtile matière
Qui, mise en jeu par un souffle vital,
Retourne ensuite en petite poussière,
Dont se nourrit le règne végétal....
Nous nous changeons peut-être en d'autres bêtes.
Il se pourroit, tout docteur que vous êtes,
Que vous prissiez la forme d'un cheval....
— Fort bien ; je vois dans votre maladie
Un caractère alarmant et fâcheux,
Lequel provient d'une philosophie
Qui fait chez vous des ravages affreux.
J'y réfléchis, et je ne trouve encore
Aucun remède au mal qui vous dévore....
Mais attendez... J'en vois un tout nouveau

Dont je conçois un favorable augure :
Je le crois propre a guérir le cerveau
Le plus fêlé par la littérature,
Par l'athéisme et l'incrédulité.
On le peut faire avec facilité,
Car il s'agit d'une simple lecture
Qui peut produire un merveilleux effet....
Pendant un mois vous lirez, s'il vous plaît,
Châteaubriant sur le christianisme....
— Vous me voulez remettre au cathéchisme :
Ce livre-là, selon quelques savans,
Peut tout au plus séduire des enfans.
Vous me donnez un secours inutile.
Le titre seul m'a causé du dégoût,
Et le sujet a remué ma bile.
— L'avez-vous lu tout entier? — Pas du tout.
— Il faut vous vaincre et lire jusqu'au bout....

Je surmontai bientôt ma répugnance....
Oh! de ce livre effet prodigieux!
En peu de tems il dessilla mes yeux.
Dans mon esprit une douce croyance
S'introduisit par un charme nouveau :
Je fus rempli d'amour et d'espérance;
Je crus sortir de la nuit du tombeau.
Humilié de mes erreurs grossières,
J'en reconnus la cause avec effroi.
Je m'étonnai du charme de la foi,
De la beauté du culte de nos pères.
Des jours sereins se levèrent pour moi.

Sur l'avenir j'osai porter la vue.
La vérité dans mon cœur descendue
Y ramena le calme, le bonheur....
Je fus guéri de ma mauvaise humeur,
De mon orgueil, de la sotte manie
De publier d'impertinens écrits;
Plus éclairé, j'eus plus de modestie,
Et je laissai messieurs les beaux esprits
Se rengorger dans leur philosophie.....
Je rendis grâce au mortel inspiré
Dont le génie et le touchant langage
Avoient produit ce bien inespéré.
Mon médecin eut aussi mon hommage...
A son remède, amis, ayez recours,
Si quelques maux troublent votre pensée:
Confiez-vous à ce seul panacée
Pour prolonger et consoler vos jours.

VOYAGE D'UN POËTE, EN BÉOTIE.

Un jour pressé par le besoin d'écrire,
Voulant rimer et ne sachant que dire;
Ayant en vain cherché dans mon cerveau
Quelque sujet agréable et nouveau;
Désespéré de ma triste impuissance,
Je m'avisai d'une invocation
Où des neuf sœurs j'implorai l'assistance.
Je n'obtins rien de ma pétition
Que j'avois faite en huit vers héroïques
Des plus ronflans et des plus magnifiques,
Qui finissoient par ce vers assez fort:
Accordez-moi du génie, ou la mort.....
Vaine demande, inutile prière!
De mes huit vers je n'eus pas le salaire:
Les doctes sœurs en firent peu de cas;
Je restai sot, et je ne mourus pas.
Or, savez-vous, dans l'embarras extrême
Où se trouvoit mon esprit atterré,
Ce que je fis? Je m'en allai moi-même,
Par le plus court tout droit au mont sacré,
Sur l'Hélicon, lieu de la Béotie,
Où je savois par ma mythologie

Que demeuroient les chastes déités.....
Je ne dis point quelles difficultés
J'eus à souffrir dans ce pélerinage.
J'étois à pied, comme on peut le penser :
Ce fut toujours la monture du sage.
Ainsi monté pour très-peu dépenser,
Portant au dos mon petit équipage,
Formé d'un sac de cuir demi-tané,
D'une bouteille à mon col attachée
D'un encrier à Saint-Claude tourné,
Et d'une plume à ma dinde arrachée;
En peu de tems je me trouvai grimpé
Sur le sommet par les sœurs occupé.
J'entrai bientôt dans le temple des muses,
Balbutiant quelques foibles excuses
Sur mon projet peut-être extravagant,
Et je finis par le discours suivant :
« Je vous salue, ô filles de mémoire,
» Source d'esprit, de génie et de gloire!
» Me direz-vous pourquoi vous refusez
» De m'inspirer quand je vous en supplie?
» Pourquoi mon triste et malheureux génie
» Ne peut trouver que des sujets usés,
» Qui, produisant des phrases rebattues,
» Et de grands mots mille fois répétés,
» Portent toujours mes lecteurs dans les nues,
» Ou sur les bords des *ruisseaux argentés*?....
» Me direz-vous pourquoi mes tragédies
» Par des sifflets sont toujours accueillies,
» Malgré le sang que j'ai l'art d'y verser;
» Malgré le soin que je prends d'y glisser

» Des traits affreux, des scènes déchirantes,
» Et d'égorger jusques aux confidentes,
» Pour attendrir et pour intéresser?
» Quand sur les pas de Reguard, de Molière,
» Je veux comme eux instruire en amusant,
» Me direz-vous par quel autre accident
» Je n'instruis point et je n'amuse guère?
» Que si je veux, à l'exemple d'Homère,
» Mettre en récit quelques grandes fureurs,
» Et célébrer les *vainqueurs de la terre*,
» La terre, hélas! se rit de mes vainqueurs,....
» Que faites-vous? ô pucelles chéries!
» Sur vos sophas tristement endormies?
» Ai-je envers vous oublié mes devoirs?
» Et quand ma voix vous invoque sans cesse,
» Ai-je manqué d'égards, de politesse?
» Vous auroit-on refusé vos pouvoirs? »
Lors une Muse entr'ouvrant la paupière,
(Elle l'avoit abaissée un moment
Pour m'écouter avec recueillement)
Me dit ces mots d'une voix débonnaire,
Tant en son nom qu'au nom de ses huit sœurs:
« Nous prenons part, mon cher, à tes malheurs,
» Car nous t'aimons, ton sort nous intéresse,
» Quoique bien foible et bien mince rimeur;
» Mais tu nous fais l'aveu de ta foiblesse,
» C'est un grand point, et qui te fait honneur
» Dans notre esprit. Beaucoup de tes confrères,
» En parlant d'eux, ne sont pas si sincères.
» Tu n'es qu'un sot... L'arrêt est rigoureux;
» Mais ce n'est pas un destin si funeste

» Console-toi : la sottise modeste
» Est préférable au talent orgueilleux.
» Va, mon ami, retourne tout à l'heure
» Dans le grenier où tu fais ta demeure.
» Quoiqu'assez près du logement des dieux,
» Il faut cesser ton commerce avec eux....
» Dans ton hameau n'as-tu pas un asile,
» Un petit coin de terre à défricher ?
» Tu feras mieux de te mettre à bêcher,
» Et de semer, dans un terrain fertile,
» Un peu de mil, de seigle, ou de froment,
» Pour t'assurer un solide aliment....
» Car nous jugeons aisément à ta mine
» Qu'on dîne mal dans ta froide cuisine,
» Trop rapprochée, hélas ! du firmament...
» Il est assez de poëtes vulgaires
» Qui, dans Paris malheureux locataires,
» Au labourage ont dérobé leurs bras ;
» Qui, s'emparant des plus hauts galetas,
» Laissent languir leurs terres nourricières,
» Et, sottement, une plume à la main,
» Chantent Cérès tout en manquant de pain....
» De ces messieurs la foule est inouie.
» Mes sœurs et moi voyons avec douleur,
» Chez les Français, souvent la poésie
» Tourner la tête au fils du laboureur
» Qui, s'échappant du foyer de son père,
» Cherche la gloire, et trouve la misère.
» Laisse, mon cher, ce métier dangereux
» A ces mortels nés sous un astre heureux,

» Au sein des arts, du goût et du génie,
» Qui, pénétrant dans les secrets des dieux,
» Sont appelés à l'éternelle vie,
» Laisse Delille, au premier rang assis,
» De ses beaux vers enrichir son pays.
» En l'inspirant pour honorer cet âge,
» Nous avons mis le comble à nos travaux :
» Nous ne pouvons inspirer davantage,
» Et devons prendre un siècle de repos..... »
Je fus d'abord saisi d'un peu de honte
A ce discours par la raison dicté.
« Adieu, mes sœurs, vous me donnez mon compte;
» Je le reçois, et j en suis enchanté.
» De vous servir j'étois fort dégoûté.
» De vos conseils la sagesse est visible :
» Je vais les suivre, hélas! s'il m'est possible. »
Lors, reprenant mon sac et mon bâton,
J'ai pris congé des filles de mémoire,
Et, sous leurs yeux brisant mon écritoire,
J'ai sans regret déserté l'Helicon.
Or, maintenant exempt d'inquiétude,
De ma sottise ayant la certitude,
A mon esprit je ne demande rien.
Dans mon hameau, maître d'un petit bien,
Je fais germer, sans effort de génie,
Un grain utile au soutien de ma vie ;
Logé moins haut, et moins souvent à jeûn,
Je suis heureux,.... et j'ai le sens commun.

ALLÉGORIE,

A M....

C'est un voyage que la vie ;
Chacun le dit, on n'a pas tort.
L'homme chemine vers la mort.
Le ciel m'a mis de la partie,
Et, pour arriver à ce port,
Je marche avec ma compagnie.
Mon ami, voici l'abrégé
De mon petit itinéraire :
Pendant deux ans j'ai voyagé
Dans un berceau, sous les yeux de ma mère.
J'aurois préféré cependant,
Déjà philosophe naissant,
D'aller à pied pour mieux voir la nature;
Mais trop foible pour cette allure,
On me tenoit fort prudemment
Emmailloté dans ma voiture.
Bientôt prenant plus de vigueur,
Protégé par une lisière,

J'essayai quelques pas, timide voyageur,
Sur la pelouse et la fougère.
Tout conspiroit a m'entraver :
Je tombois à la moindre ornière,
Mais je trouvois la main d'un père
Toujours prête à me relever.
De ma course trop incertaine
Je ne pouvois encor recueillir aucuns fruits :
Je ne connoissois pas la langue du pays....
Je l'appris sans beaucoup de peine.
Pour mon usage, selon moi,
Cette langue devoit suffire :
Mes guides, je ne sais pourquoi,
Dans le pays latin voulurent me conduire.
Oh! que j'éprouvai de tourmens
Sur cette contrée étrangère!
Que de fâcheux et de pédans
Vinrent en foule obstruer ma carrière!
Je fus, pendant mes plus beaux ans,
Poursuivi par Jean Despautère,
Lequel, armé de rudimens,
De férules et de lanières,
Me fit cheminer à pas lents,
En me donnant les étrivières.....
Je rencontrai *Cornelius Nepos*,
Cicéron, Quinte-Curce, Ovide, Phèdre, Horace,
Qui me suivirent à la trace,
Pour achever de troubler mon repos.
De leur pays enfin je gagnai la frontière,
Et je sautai de joie en quittant une terre

Où j'appris, pour tout fruit d'un voyage assez long,
A conjuguer un verbe, et décliner un nom.
Je repassai dans ma patrie,
Dont le ciel me parut plus beau.
Je me vis logé de nouveau
Dans ma première hôtellerie.
J'aurois voulu fixer mes pas
Dans cette demeure chérie :
Mais dans la course de la vie,
Hélas! on ne s'arrête pas.
A vingt ans de l'amour j'abordai les états.
Une avenue ombragée et fleurie
Sembloit me conduire au bonheur :
Je sentis tressaillir mon cœur;
Mille beautés enchanteresses,
Mille plaisirs m'étoient offerts;
Vers le soir, d'aimables hôtesses
Me recevoient à bras ouverts.
Je payois mon écot aux belles
Avec noblesse et générosité :
Car de marchander avec elles
Je n'eus jamais l'indignité.
Ma confiance, hélas ! fut vaine;
Et je m'aperçus avec peine
Que chez l'amour, ainsi qu'ailleurs,
On écorchoit les voyageurs.
Je m'avançai changeant de gîte,
Et cherchant à mieux me loger :
Je ne gagnai rien à changer.
Mon espérance fut détruite :

Je vis s'obscurcir l'horizon.
La jalousie et le soupçon
Vinrent me saisir au passage.
Adieu, chimère, illusion,
Charme de mon premier voyage;
Adieu, chemins semés de fleurs,
Bosquets de myrtes et de roses!...
O cruelles métamorphoses
Des objets les plus enchanteurs!
A Paphos, à Cythère, au Gnide,
Mes yeux ouverts et détrompés
Ne virent plus qu'un sol aride,
Des lieux sauvages, escarpés,
Des abîmes, des fondrières,
Des sentiers obscurs et glissans
Où d'indignes aventurières,
De par l'amour détroussoient les passans.
Je m'armai contre leurs outrages.
Bon gré, malgré, j'emportai mon paquet:
Heureux dans mon petit trajet
D'avoir sauvé mes équipages.
De voyager avec les sages
Je formai le noble projet.
J'osai, parmi des routes incertaines,
De la philosophie aborder les domaines,
Et voir ce pays si vanté,
Séjour des *sciences humaines*,
De la *raison* et de la *vérité*.
Sur les hauteurs de la métaphysique
Je m'élançai très-fièrement.
Là, d'un horizon magnifique

Je voulus jouir un moment....
A peine arrivé sur le faîte,
Il me fallut rétrograder;
Mes yeux troublés n'osèrent regarder,
Je faillis à perdre la tête.
J'interrogeai quelques passans
Pour savoir les *raisons des choses*;
Et je consultai les savans
Sur les *effets et sur les causes*....
Les savans se gardèrent bien
D'avouer leur insuffisance.
Ils m'expliquèrent tout: *la fin et le moyen*,
Les *principes de l'ame* et *de l'intelligence*;
Comment *l'homme se meut et pense*;
L'essence du mal et du bien....
Je vis bientôt que leur science,
Hélas! étoit *égale* à rien.
Ennuyé de leur entretien,
J'osai les inviter à garder le silence....
Mais qui peut modérer l'essor
De leur sublime impertinence?
Je partis: ils parlent encor.
Je crus, pour me guérir du doute,
Devoir marcher le compas à la main.
Je mesurai tout sur ma route,
Et je calculai mon chemin.
A mes calculs la terre fut soumise:
Je ne la vis qu'en arpenteur.
J'étendis l'esprit d'analyse
Jusques aux replis de mon cœur.

D'une cruelle certitude
Mes esprits furent atterés,
Et ma marche devint plus rude
Sur des sentiers trop éclairés.
Le repos m'étoit nécessaire:
Mais pouvois-je me reposer?
Chemin faisant, pour me distraire,
Je m'avisai d'herboriser.
Je courbai mon corps vers la terre,
Pour éplucher ses végétaux.
J'appris mille termes nouveaux.
Je classai tout ce qui végète.
J'entrepris de graves travaux
Sur la *bouraohe* et sur la *paquerette*;
Je parlai de la moindre herbette,
Comme on parleroit d'un héros.
Je fis des efforts de mémoire
Aux dépens de mon jugement:
Je n'étois plus qu'un répertoire,
Ou qu'un catalogue ambulant.
J'avois dépouillé la nature
Pour me composer un herbier:
Mes conquêtes sur la verdure
Se convertirent en fumier.
Ma récolte scientifique
Périt ainsi que mon espoir:
Ce fut le prix de mon savoir,
Et le fruit de ma botanique.
Je me détournai savamment
De toutes les routes battues.

Je crus marcher plus sûrement
En portant mes regards aux nues.
J'imitai les navigateurs
Perdus sur les plaines liquides :
Je pris les étoiles pour guides
Et les astres pour conducteurs.
Pour scruter la voûte étoilée,
Et pensant la voir de bien près,
Je me fis prêter à grands frais
Les lunettes de Galilée.
J'établis avec appareil
Ce bel instrument sur la dune....
Je vis des arbres dans la lune,
Et des croutes dans le soleil....
Je vis... je sentis que ma vue
S'affoiblissoit sensiblement,
Et que je gagnais la berlue
Au spectacle du firmament.
Dans le domaine des sciences
Je m'égarai presque toujours.
Mes calculs, mes expériences
Me fournirent de vains secours.
Enfin, au milieu de ma course
Je suis naguère parvenu.
Le Pinde m'offre une ressource :
J'arrive sans être connu.
Du Permesse je vois la rive :
Ce lieu me paroît enchanté ;
Je vois la gloire en perspective,
Et plus loin l'immortalité.

Mais j'observe tout en silence,
Et ne vois plus qu'une contrée immense
Dont on arrache à peine quelques fruits.
En vain on la cultive encore :
Les fleurs naissent avant d'éclore;
Les lauriers même y sont flétris
En dépit *des pleurs de l'aurore.*
J'y vois de maigres habitans,
Gonflés de grands mots et de rimes,
S'agiter, se battre les flancs
Pour essayer d'être sublimes,
Et n'en être que plus rampans.
Je les vois assiéger le temple de mémoire,
S'y battre pour un grain d'encens,
Et s'avilir pour l'amour de la gloire.
Je les vois tomber en cherchant
A s'élancer hors de leurs sphères:
Persuadés, tout en boitant,
Qu'ils marchent plus droit que leurs pères.....
Il n'importe, avec eux je veux encor marcher,
Pour m'égayer et me distraire;
Et si je dois aussi broncher,
Bronchons gaîment dans la carrière.
N'immolons point notre gaîté
A l'ambition indiscrète
D'occuper la postérité.
Gardons-nous de la vanité
Qui déshonore le poëte.
D'un vain talent enorgueilli,
Faut-il, en ma folie extrême,

Imprudent, m'oublier moi-même
Pour me dérober à l'oubli?
Faut-il, avide de fumée,
Me préparer mille tourmens,
Pour faire ouvrir quelques instans
Les bouches de la renommée?
Ne perdons point notre repos
Au métier d'arranger des mots,
Et d'ennoblir *la vile prose*.
Pour être un peu plus que des sots,
Ne nous croyons pas quelque chose.
Sur quoi fondons-nous notre espoir,
Et qu'avons-nous appris en somme,
Que savons-nous depuis que l'homme
S'est mis à chercher le savoir?
Il n'est qu'une science sûre :
C'est celle qui nous dit tout bas
Que la mort est un dernier pas
Qu'il faut faire dans la nature.....
Déjà je crois te voir de près,
O mort! faut-il que je te cède?
Approche, tu n'est pas si laide,
Et je m'accoutume à tes traits;
J'observe en riant ton visage,
Il ne m'inspire plus d'effroi :
J'ai rencontré dans mon voyage
Mille objets plus hideux que toi.....
Eh quoi! tu fuis sur mon passage!....
Je ne dois pas en murmurer.
Ton indifférence m'honore :

J'attendrai ; je n'ai pas encore
Grand besoin de te rencontrer;
Mais tu n'as qu'un seul mot à dire.
J'obéirai même en chantant.
Je n'attristerai point l'empire
Où tu règnes si tristement :
Je suis capable en t'abordant
De partir d'un éclat de rire.

DIALOGUE

ENTRE UN POÈTE ET SA MUSE.

LE POETE.

Quelle étrange fureur te porte à me poursuivre?
Sans toi, serois-je un sot, et ne saurois-je vivre?
Muse, pour être heureux et pour me faire aimer,
Ai-je toujours besoin d'écrire et de rimer?
Eh! pour dieu, laisse-moi m'occuper d'autre chose,
Vaquer aux soins divers que le devoir m'impose.

LA MUSE.

Tu n'y vaqueras point. Je me fais une loi
De ne te point quitter, de m'attacher à toi,
De t'occuper sans cesse à la ville, au village,
Et de ne point souffrir que ton esprit volage
Jamais en aucun lieu puisse avoir d'autre emploi
Que celui de rimer et de songer à moi.

LE POETE.

J'avois pensé d'abord, en te rendant hommage,
Faire de cette intrigue un simple badinage;
Te prendre, te quitter au gré de mes désirs,
Comme un amant léger, amoureux des plaisirs;
Mais en toi je crois voir une épouse acharnée,
Qui fait valoir les droits d'un fâcheux hyménée,

Qui du lit nuptial me faisant approcher,
En vertu d'un contrat, me force à me coucher....
Tu le veux, j'y consens, et je reprends la plume;
Mais en de vains projets mon esprit se consume:
Sur des sujets tout neufs il voudroit s'exercer,
J'écrirois assez bien si je savois penser,
Penser avant d'écrire est pourtant nécessaire;
Je voudrois m'éloigner de la route vulgaire;
Je voudrois que mes vers semés de nouveaux traits....

LA MUSE.

Rime toujours, mon cher, tu penseras après.

LE POETE.

Que vais-je faire enfin?

LA MUSE.

Fais une tragédie.
Déterre dans l'histoire, ou la mythologie,
Quelque vieil assassin, quelque illustre bourreau;
Enchasse ses forfaits dans un cadre nouveau;
Fais dans tes vers sanglans, dans tes scènes hardies,
Admirer ses fureurs aux tiennes réunies.
Toucher ne suffit plus: tâche de faire peur;
Sonde, avec le Mercier, les *abîmes du cœur*;
Rajeunis à ton tour d'antiques parricides,
En remuant encor la cendre des Atrides.

LE POETE.

Hélas! de tels sujets ne me conviennent pas,
Et je n'ai pas de goût pour les assassinats.
Je sais bien qu'aujourd'hui le parterre s'ennuie,
Quand tout ne finit pas par une hémorragie:

Je ferois malgré moi plaisanter mes héros,
Et les tiendrois toujours sains, gaillards et dispos.

LA MUSE.

Eh bien! puisque le sang te déplaît sur la scène,
De Molière et Regnard aborde le domaine.

LE POETE.

Eh! que faire après eux? Ils ont tout moissonné.
Il ne nous reste plus qu'un champ infortuné,
Tout couvert de chardons, de ronces, d'herbes fades....

LA MUSE.

On y trouve du moins quelques *Garçons malades* (1).

LE POETE.

Je voudrois faire rire, et je vois à regret
Qu'on chercheroit en vain....

LA MUSE.

Je ris de ton projet.
Le rire est condamné dans ce siècle risible:
En bonne compagnie il n'est plus admissible;
Ils est aux boulevards à peine pardonné;
Méprisé du beau sexe, il est abandonné
Aux bourgeois du marais, aux courtauds de boutiques,
Qui n'ont pas le moyen d'être mélancoliques.

LE POETE.

Je renonce à briller au théâtre français,
Si la tristesse seule y donne des succès.

(1) Titre d'une comédie nouvelle.

LA MUSE.

Eh bien ! sur l'épopée il faut monter ta lyre ;
Fais un poëme.

LE POETE.

Il faut que le public respire.
De poëmes sans fin nous l'avons harassé :
On en a fait, je crois, quatre cents l'an passé.
Moi-même j'ai grossi le catalogue immense
De ces productions qui désolent la France ;
J'ai, d'un ton didactique, appris à l'univers,
L'art de boire et manger, en quatorze cents vers :
Tu le sais.

LA MUSE.

Je t'attends aux *œuvres fugitives.*
La Loire ou le Lignon n'ont-ils pas sur leurs rives
Quelques Amarillis, ou quelques Margotons
Que l'on puisse adorer et poursuivre en chansons ?
Aux lieux qu'ont illustrés les Hilas, les Silvandres,
On doit, même en vers durs, dire des choses tendres.
L'amour te fournira mille termes charmans,
Qui font des vers fort beaux, quoique vides de sens.
A des amis, en l'air, adresse des épîtres ;
Dis-leur qu'ils sont du goût les souverains arbitres.
Ensuite, à leur défaut, réponds-toi poliment ;
N'épargne pas l'éloge à ton petit talent.
C'est ainsi qu'en usant d'innocens stratagêmes,
Ceux qui manquent de gloire en composent eux-mêmes.
Enfin, si ton esprit sec, aride et brutal,
Ne peut arriver même au plus froid madrigal,
Les Grecs et les Latins ont de quoi te suffire ;

Ils sont là toujours prêts à se laisser traduire.
Je t'offre leur esprit pour le mêler au tien :
C'est un mélange utile, et qui ne coûte rien.
Traduis-les en détail, pour épargner ta peine;
Donnes-en des fragmens une fois par semaine;
Et bientôt, sans effort, avec l'aide du temps,
Tu te feras un nom, de fragmens en fragmens.

LE POETE.

J'emploirois volontiers ce moyen salutaire,
Mais la langue des Grecs ne m'est pas familière;
Et souvent, pour comprendre un poëte latin,
J'ai besoin d'implorer l'aide d'un Calepin;
Je craindrois de tomber en d'étranges méprises,
Et de faire aux anciens dire quelques sottises.

LA MUSE.

Je te tiens sur ce point suffisamment instruit.
On ne lit plus, mon cher, les auteurs qu'on traduit;
Il vaut mieux s'en fier aux versions en prose.
Un poëte traduit *librement* et pour cause;
Il imite plutôt. Aux auteurs imités,
Il ne manque jamais de *prêter des beautés....*
Horace, Juvénal, Ovide et leurs semblables,
A force d'être beaux ne sont plus connoissables.

LE POETE.

J'adopte sur le champ ce commode travail.
Horace me fournit une épître sur l'ail;
J'emprunte une tempête, un combat de Virgile;
Je cherche dans Homère une fureur d'Achille;

Je choisis dans Ovide, entre mille morceaux,
Une métamorphose, un fragment du chaos....

LA MUSE.

C'est assez; te voilà dans un chemin facile.
Libre d'invention, ton esprit est tranquille.
Dans le premier musée entre sans compliment,
Et demande à ton tour à briller un instant;
Lis du haut d'une estrade, entre quatre chandelles,
Tes œuvres à la fois antiques et nouvelles.
Par des gestes galans, par des airs gracieux,
Des Saphos du quartier fixe sur toi les yeux.
Leurs mains à t'applaudir se tiendront toujours prêtes;
Les *bravos* partiront de toutes les banquettes....
Que sait-on.... quelque jour, dans un heureux moment,
La chose peut aller jusqu'au couronnement.

FIN.

